

SAINT LÉODÉGAR OU LÉGER, ÉVÊQUE D'AUTUN ET MARTYR

678

Fêté le 2 octobre

«L'illustre et glorieux Léodégar (Léger), évêque d'Autun, martyr nouveau à une époque chrétienne», dit le moine anonyme de Saint-Symphorien, était issu d'une famille franque des bords du Rhin, riche, illustre et puissante. Par son oncle, le duc Athalric, et sa tante Berswinde, il tient aux trois premières dynasties de nos rois et aux maisons impériales de Habsbourg et d'Autriche; mais la plus belle gloire de sa race, grande devant les hommes, grande aussi devant Dieu, est d'avoir produit de hautes vertus, employé ses trésors à multiplier les bonnes œuvres, à créer des institutions monastiques devenues plus tard d'opulentes cités, et surtout d'avoir fourni des femmes ou des vierges, des anachorètes, des évêques, des papes, consacrés par le culte de l'Église. Et ne nous étonnons pas de voir cette noble lignée envoyer tant de saints au ciel, en même temps qu'elle envoie des princes occuper les plus beaux trônes de l'Europe : rien ne donne la céleste fécondité des vertus comme le sang d'un martyr. Léger naquit vers l'an 615, le trente-unième du règne de Clotaire II. Il eut un frère unique nommé Warein (Guérin), qui devait un jour partager son sort et sa gloire. Pour donner le jour et l'éducation à ces deux enfants prédestinés, il fallait une sainte. Dieu avait choisi Sigrade et mis dans son cœur, à côté de la tendresse d'une mère, la foi vive et forte d'une chrétienne des premiers âges, l'amour de Dieu plus fort encore que l'amour maternel, plus fort que la mort même.

L'époux de Sigrade, nommé à ce que l'on croit Bodilon, mourut dans un âge peu avancé; et sa jeune veuve resta chargée de ses deux orphelins, n'ayant pour l'aider en sa sollicitude maternelle que sa sœur Berswinde et son frère Diddon, évêque de Poitiers. Par suite d'un usage qui rappelait l'ancienne *recommandation*, Léger fut livré encore enfant au roi Clotaire II, pour être nourri de la table royale, parmi les jeunes Francs élevés sous l'Œil de Dieu et la tutelle de l'Église, au milieu des reliques des saints, par des clercs, des abbés, des évêques chapelains et archichapelains, dans l'oratoire du palais appelé *Chapelle*, du nom de la petite et pauvre *cape* de saint Martin (*capella*), qu'on y conservait précieusement, comme le palladium de la monarchie. Dans cette célèbre école palatine, dirigée par d'illustres savants qui étaient en même temps de grands saints, Sigrade avait trouvé une sauvegarde assurée pour l'adolescence de son fils. Elle était heureuse de le voir croître, sous l'aile de la religion, dans la science et la vertu. Son cœur de mère et de chrétienne pouvait se livrer à une pleine confiance. car là les maîtres non seulement donnaient des leçons, mais ils servaient aussi de modèles.

À cette éducation du cœur, à cette culture délicate de l'âme qui s'opérait par la religion, aidée des sollicitudes et des conseils maternels, se joignait chez Léodégar et ses jeunes compagnons le développement progressif de l'intelligence dans un cercle d'études largement tracé et contenant toute la science sacrée et profane. L'école du palais était une haute école, où toutes les connaissances qui formaient comme l'encyclopédie de cette époque s'enseignaient, dans un degré supérieur, aux fils des plus nobles familles, destinés à occuper dans le pays les postes les plus éminents. Aussi, de cette ruche palatine, comme on parlait alors, sortiront des essaims d'hommes distingués par leurs lumières et leurs vertus, parmi lesquels se distinguera le fils de Sigrade. Nous le verrons bientôt gouverner l'école qui l'avait élevé, ensuite un vaste diocèse et même le royaume des Francs.

Formé au palais par des maîtres qui lui avaient appris à devenir ce qu'il devait être un jour, Léger quitta l'école et la chapelle du palais, où s'étaient développées parallèlement son intelligence et sa piété, et se rendit chez son oncle, à Poitiers, auprès du tombeau de saint Hilaire. Bientôt il entendit l'Appel de Dieu et Lui obéit sans balancer, en entrant dans la tribu lévitique pour se consacrer au service des autels. Diddon confia d'abord la première éducation cléricale de son neveu à un prêtre vénérable très docte et grand serviteur de Dieu, et le fit passer ensuite dans son école cathédrale, où se perfectionnait, où s'achevait l'éducation des clercs. Léodégar y fut vigoureusement élevé, dit l'histoire, appliqué qu'il était aux plus hautes études et pleinement soumis à cette forte discipline qui use, comme la lime, les saillies trop

vives, qui polit les aspérités de l'adolescence. Quoique jeune encore, déjà il avait des goûts mûrs; il s'attachait avidement aux paroles des anciens, et s'il entendait parler d'un trait digne d'être retenu, il s'empressait de le confier à sa mémoire qui le conservait avec ténacité. Ainsi son âme s'abreuvait à longs traits aux sources de la doctrine pour en épancher un jour dans les cœurs qu'il formera, les effusions plus douces que le miel.

Diddon, enchanté des progrès du jeune élève du sanctuaire dans la science et dans la vertu, fondait sur lui les plus belles espérances et croyait déjà le voir assis sur le siège de Poitiers. Il voulut donc achever de ses propres mains l'éducation d'un neveu en qui il pressentait déjà un grand homme et un saint pontife. C'est pourquoi il l'admit dès lors dans sa plus étroite intimité; et non content d'avoir jusque-là confié à d'autres le soin de cette intelligence d'élite, il se réserva, en second père qu'il était, la culture de ce cœur si noble et si pieux, de cette âme si élevée. Aussi recommandait-il sans cesse à Léodégar de demeurer chaste et pur, tel que lui-même s'était toujours conservé, remarque l'historien; et pour le faire à sa ressemblance, il lui répétait souvent : «Mon fils, garde sans cesse en toi la fleur de la virginité; sois un vase sans tache, un vase de choix, digne de l'Église de Dieu». Dans une nature si riche et si bien douée, l'éducation marchait sûrement et vite. Aussi l'intéressant jeune homme posséda bientôt parfaitement la science sacrée et la science profane; il offrait un modèle accompli de toutes les qualités du cœur aussi bien que de toutes les qualités de l'esprit. Et ce n'est point chose étrange, dit un de ses biographes: car pendant que le Pontife, son modèle et son instituteur de tous les jours, frappait ses oreilles des paroles de la leçon, le saint Esprit, par ses touches secrètes, façonnait l'homme intérieur : l'un était le moniteur, l'autre l'unique et véritable maître. Ainsi s'achevait cette peinture spirituelle qu'on appelle l'éducation, où Dieu même conduit le pinceau pour reproduire dans les saints une image de son Verbe fait chair, le type de toute sainteté. Heureux qui, n'offrant pas plus de résistance que la toile muette et docile, dirons-nous avec le pieux et savant auteur de l'histoire de saint Léger, reçoit de bonne heure et conserve toujours les vivantes couleurs de l'Artiste divin ! Heureuses les jeunes âmes qui, fermées au bruit du monde dans le calme et le silence des cénacles de l'enfance ou de la jeunesse, recueillent tous les murmures du Langage intime de Dieu et ne perdent rien de la vérité enseignée au dedans, pendant que la parole d'un bon maître l'enseigne au dehors ! Ces exemples, ces leçons, tombant comme une Semence divine sur le cœur de Léger, trouvèrent un sol admirablement fertile et produisirent au centuple. Là, en effet, habitait la plus aimable innocence; et les célestes sœurs qui lui servent de cortège, l'humilité, la tempérance, la charité vraie, l'espérance et la foi, reposaient suavement, comme dans un temple, avec le saint Esprit, dans l'âme de l'admirable jeune homme. Non seulement elles la préservaient des moindres taches qui auraient pu en ternir la beauté, mais encore, par une merveilleuse fécondité, elles y donnaient naissance à toutes les autres vertus.

Le nouveau Samuel était prêt, et les portes du sanctuaire s'ouvrirent devant lui. Le voilà donc le noble Austrasien, naguère assis à la table des rois, se dévouant aux plus humbles fonctions de la cléricature et reproduisant tous les exemples de Népotien : comme lui veillant avec un soin pieux à ce que les murailles fussent toujours sans poussière, le pavé sans tache, le sanctuaire, l'autel et les vases brillants de propreté; comme lui toujours le premier à l'œuvre, assidu à la prière, ayant toujours les saintes lettres dans son cœur, sur ses lèvres, dans sa main, même pendant les longues veilles de la nuit, jusqu'à ce que la page sacrée reçût sa tête appesantie par le sommeil. Bientôt l'éminence de son mérite l'appela à la plus haute dignité administrative après l'épiscopat : il devint archidiacre. Poitiers n'eut qu'une voix pour approuver le choix de Diddon; tous les récits nous l'apprennent et remarquent en même temps que Léger déploya tant de science, de force et de sagesse, qu'il surpassa, quoique bien jeune encore, tous ses devanciers. Il exerça, dit l'histoire, une action considérable sur trois points divers : dans le diocèse, où il était préposé, sous l'évêque, au gouvernement de toutes les paroisses; dans la maison épiscopale, où il descendait à tous les détails les plus intimes, donnant des audiences, réglant les affaires, tenant les comptes, recevant les hôtes, nourrissant les pauvres, faisant aux clercs les distributions mensuelles et dirigeant l'école cathédrale dont il était naguère l'élève le plus distingué; enfin dans l'église, où il présidait au bon ordre des cérémonies et remplaçait souvent son oncle dans la fonction la plus apostolique, la plus épiscopale de toutes avec la prière, le ministère de la parole. Alors Poitiers vit un grand spectacle : la foule pressée autour de cette même chair d'où autrefois parlait le grand Hilaire, dont saint Jérôme compare l'éloquence aux flots grondants du plus impétueux de nos fleuves, et un archidiacre de vingt-cinq ans enchaînant à ses lèvres l'immense assemblée émue, recueillie, fascinée par toutes les séductions de l'éloquence. Car, dit un témoin oculaire, aux grâces de la parole il joignait un port auguste et majestueux, des traits magnifiques, une

figure étonnamment belle, un accent suave, une expression pleine de vivacité, et ce qui est plus remarquable encore dans un homme de cet âge, une imperturbable prudence, un zèle plein d'ardeur et pourtant si sagement réglé qu'il savait s'accommoder à tous, et les gagner tous à Jésus Christ. Habile à se plier aux besoins les plus divers, il rendait la joie aux affligés, ramenait les pécheurs à la vertu, relevait les humbles, humiliait les superbes, encourageait les bons, tonnait contre les pervers et purifiait toutes les souillures, tant était pur lui-même le cœur d'où partait sa parole. Car, pour dernier prestige, on voyait dans toute sa personne le reflet d'une âme virginale. Ravi de ce charme divin qui donnait tant de fécondité à son éloquence, un vieux poète fait éclater dans ses vers un enthousiasme, écho de l'enthousiasme universel. Les peuples le vénéraient comme un ange du Seigneur, et la cité de Poitiers disait en célébrant ses louanges : «C'est Dieu qui nous a visités dans la personne d'un tel apôtre». Léger trouvait sans doute un puissant auxiliaire pour la bonne administration du diocèse dans Guérin qui, en sa qualité de comte de Poitiers, était comme l'évêque du dehors. Ainsi les deux frères, réunissant tous les pouvoirs, gouvernaient au nom de l'évêque et au nom du roi, l'Église de la cité. Quel bien devaient faire ces deux saints qui savaient combiner harmonieusement leur autorité, leur zèle et leurs efforts ! Aussi jamais le Poitou ne fut plus heureux.

Cependant le digne archidiacre devint prêtre. Mais alors Dieu lui envoya une pensée d'humilité et de sacrifice : une voix secrète se fit entendre à son âme et lui dit comme au Prophète : «Je te conduirai dans la solitude, et là Je parlerai à ton cœur». Il l'écoula, même au milieu des succès les plus brillants et les plus purs, au milieu des applaudissements les plus flatteurs, des plus légitimes ovations; et, s'arrachant pour la suivre au monde qui lui souriait, il alla s'ensevelir, non dans une grande et célèbre abbaye, mais dans un petit monastère pauvre, ignoré, lointain, appelé Cellule de Saint-Maixent (630) ¹. Sur lui semble peser un impérieux besoin de paix et d'obscurité. À peine arrivé au milieu de ses nouveaux frères, Léger fut par eux élevé à la charge d'abbé. Il la refusa; et ce ne fut que sur un ordre formel de Diddon, son oncle et son évêque, qu'il subit par obéissance une nouvelle supériorité, lui qui pourtant avait fui pour se dérober au fardeau parfois si lourd des affaires et du gouvernement des hommes. Le nouvel abbé signala son administration par une œuvre importante, l'introduction de la Règle de Saint-Benoît dans sa communauté, et sans doute aussi par d'abondantes aumônes pendant la terrible famine de 651. Sa réputation l'avait suivi jusqu'au fond de son désert; et fréquemment d'avidés auditeurs y accouraient pour l'entendre, de nombreux novices se mettaient sous sa direction; car son exemple était devenu contagieux : beaucoup de nobles, de riches, de grands du monde, s'arrachaient, pour le suivre, aux liens les plus tenaces. Après six années d'une féconde solitude, le saint abbé se trouva prêt pour de grandes choses, comme pour de rudes épreuves; et Dieu en ouvrit le champ devant lui. Il arriva donc un jour, à la cellule de Saint-Maixent, des hôtes illustres : c'étaient des députés qui venaient de la part de la pieuse Bathilde, reine et veuve avec trois enfants, pour appeler le concours de sa haute sagesse et le prier d'échanger son gouvernement monastique contre l'administration de trois royaumes.

Léger, bien supérieur à toute ambition séculière, persuadé que le monde s'était pour jamais refermé sur lui, heureux d'avoir échappé aux embarras du siècle, et n'aspirant qu'à finir dans l'oubli et le calme pieux du cloître une vie qu'il avait espéré y cacher, résista d'abord de toutes ses forces en alléguant son indignité et son incapacité. Mais les vives instances des évêques du palais, qui ne l'avaient point oublié, et surtout celles de son oncle Diddon, appuyèrent si fortement la demande de Bathilde qu'enfin, obligé de reconnaître l'appel de la Providence, il obéit avec la simplicité d'un enfant, l'abnégation d'un religieux, le dévouement d'un saint, à qui Dieu demande un sacrifice.

Léger autrefois avait fui les grandeurs et quitté la cour; mais dans cette marche rétrograde, Dieu, par un brusque retour, le saisit et le ramène au point de départ. Le jeune leude, devenu moine et rappelé alors dans ce même palais, nous offre l'image de l'Église prenant possession de la tutelle des peuples et des rois francs. Ainsi le voulaient les décrets providentiels : ne s'agissait-il pas de l'éducation du peuple choisi, du fils aîné de l'Église ? Notre saint avait toutes les qualités propres à gagner les cœurs et à mériter l'estime. La majesté de sa taille et la beauté de son visage donnaient de nouveaux agréments à la vivacité de son esprit et aux charmes de son éloquence naturelle; tandis que sa prudence dans les affaires, son zèle pour les intérêts de la religion, la connaissance des lois canoniques et civiles, le faisaient juger digne des premières dignités de l'Église et de l'État. C'est pourquoi il fut

¹ Aujourd'hui petite ville qui, comme tant d'autres, doit sa naissance à un monastère.

d'abord appelé à prendre place dans ce sénat d'évêques, vénérables et habiles conseillers dont Bathilde avait eu la sagesse de s'entourer, et travailla conjointement avec eux à réaliser un magnifique plan de politique à la fois nationale et chrétienne, l'exaltation du règne de Dieu par la grandeur de la France au dedans comme au dehors, en employant trois moyens principaux : la réhabilitation et l'affermissement de l'autorité royale, l'affranchissement et le soulagement du peuple par l'abolition des exactions fiscales qui pesaient si lourdement sur lui, et la prospérité de l'Église, qui elle-même fait le bonheur le plus noble, le plus pur, le plus vrai d'une nation. Toute la régence de Bathilde est là. Grâce à Léger et à ses collègues qui cherchaient à imiter l'Action de la Providence, de grandes choses s'accomplirent avec force et douceur; et la pieuse reine mérita qu'on lui donnât cette admirable devise : *Pax in virtute*, la paix dans la force.

Envisageant de haut son importante mission et comprenant toute la grandeur du rôle qu'il devait remplir à la cour, Léger ne croyait pas pouvoir mieux servir la reine et la France qu'en prêchant l'évangile, ce code divin des nations comme des individus, parce qu'il faut avant tout que le Règne de Dieu s'établisse et que sa Volonté se fasse sur la terre comme au ciel : le reste vient comme par surcroît. Ainsi la parole de Léodégar et le parfum de sa sainteté mêlé à celui de la sainteté de Bathilde, cette rose de Saxe transplantée au milieu des fleurs de lis, empêchaient la cour de se corrompre; ainsi l'abbé de Saint-Maixent préludait par l'apostolat aux fonctions de la charge épiscopale à laquelle il allait être appelé.

Vers l'an 660, l'évêque Ferréol étant mort, on vit, pour l'élection de son successeur, le sanctuaire se changer en un champ de bataille : des hommes cupides, des factions ardentes se disputaient et s'arrachaient les lambeaux du pallium. Pour mettre fin au scandale et occuper, dans de pareilles circonstances, un poste si important, si difficile, il ne fallait rien moins qu'un personnage de haut ascendant, de race conquérante, de nom illustre, de sang presque royal, d'un mérite incontesté et d'une vertu suréminente, c'est-à-dire un grand seigneur, un grand homme, un grand saint, devant lequel toutes les ambitions ne pussent que s'humilier. Léger fut donc choisi par le sénat d'évêques qui formaient le conseil de Bathilde. Il se dévoua et vint consoler le vaste et désolé diocèse confié à sa sollicitude.

En arrivant dans sa ville épiscopale, il s'arrêta hors des murs dans l'une des quatre diaconies destinées à recevoir les étrangers, passa ensuite sous l'un de ces superbes portiques dont la puissance romaine avait décoré la vieille cité, et se rendit, en traversant le forum, à l'hospice (*xenodochium*) de Saint-Andoche, où il fut reçu solennellement, jura sur les saints évangiles de respecter les privilèges accordés par saint Grégoire, et passa le reste du jour avec la nuit suivante dans cet asile des pauvres et des pèlerins, non loin du lieu où avait été la maison de saint Fauste. Le lendemain, tout le couvent se remit en procession et le conduisit à la porte du château, enceinte réservée jadis au prétoire. C'est là que tout le clergé l'attendait pour l'accompagner à la basilique de Saint-Nazaire, où se trouvaient réunis les évêques de la province avec le consécrateur et tout le peuple qui, depuis trois jours, était en prières et en jeûnes afin d'attirer les Bénédiction de Dieu. Dès qu'il fut entré dans le temple, paré comme aux plus grands jours, mille voix poussèrent une acclamation unanime à sa louange. Les évêques électeurs ratifièrent ce vœu; et l'auguste cérémonie du sacre se fit au milieu des saintes veilles de la nuit. Puis, revêtu de tous les insignes de la charge pastorale, portant à la main la houlette sacrée et au doigt l'anneau, signe de l'indissoluble alliance qui l'attache à l'Église d'Autun, le nouvel évêque sortit, accompagné des pontifes, des religieux, du clergé de la ville et de la campagne, des grands du peuple, des seigneurs venus de loin, et se rendit avec ce magnifique cortège dans les vastes salles de l'*Episcopium*, ou Maison de l'Église.

Cette solennité du sacre fut suivie bientôt d'une autre plus imposante encore, la tenue d'un concile. Léger avait cru nécessaire l'emploi de ce grand moyen pour calmer entièrement l'agitation de son diocèse, raffermir la discipline sur ses bases ébranlées, corriger les abus qui s'étaient nécessairement introduits ou accrus pendant une vacance orageuse de deux années, et fermer des plaies encore saignantes. D'ailleurs ne fallait-il pas que l'Église d'Autun condamnât le manichéisme qui semblait renaître; que surtout elle s'insurgeât comme les Églises voisines contre la nouvelle erreur qui, s'enveloppant de subtilités sophistiques, sapait le dogme de l'Incarnation et de la maternité divine de Marie ? En effet, vers cette époque, des monothéistes avaient paru en Gaule, et l'un d'eux venait de dogmatiser à Orléans, à Châlon, à Autun même. L'artificieuse hérésie se répandit d'abord sourdement; mais le mauvais levain ne tarda pas à fermenter et à exciter des troubles. Alors les pontifes réunis au sixième concile d'Orléans firent comparaître devant eux l'émissaire de Byzance et le confondirent. Il fut honteusement chassé de la Gaule. Cinq ans après, en 650, à Châlon, une grande et solennelle assemblée de trente-huit évêques anathématisa aussi la secte perfide. Autun, troisième

théâtre de l'hérésie, lui porta le dernier coup; et le concile tenu par Léodégar offrit à la vérité catholique une magnifique réparation en promulguant solennellement, pour la première fois, un monument devenu fameux depuis sous le nom de *Symbole de saint Athanase*. Les autres canons qui furent nombreux et importants regardaient la discipline. Le quinzième, un des plus remarquables de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, ordonnait aux monastères de suivre ponctuellement la Règle de Saint-Benoît et renferme ces graves paroles : «Si toutes choses sont légitimement observées, d'une part, se multipliera par la Grâce de Dieu le nombre des moines, et d'autre part, le monde entier, par leurs prières assidues, sera préservé de tout fléau²». Cette vénérable assemblée clôt pour près d'un siècle les beaux jours de l'Église des Gaules et la tenue des grands conciles. Deux fléaux désolèrent bientôt le sanctuaire l'invasion musulmane et l'intrusion ou la commende militaire.

Léger profita de la présence à Autun de ses nombreux frères dans l'épiscopat pour rédiger son testament et le leur faire signer. En donnant ainsi une grande solennité à ses dispositions testamentaires, il voulait leur imprimer un caractère éminemment religieux, une sorte de consécration, afin d'en assurer davantage l'exécution fidèle après sa mort. Voici la substance de cette pièce importante, dont une copie était conservée dans un ancien cartulaire de l'Église d'Autun. Le saint pontife, considérant les diverses révolutions des choses humaines, la mort, inévitable terme de tout, et l'heure formidable du jugement; sachant qu'il est écrit : «Donnez et il vous sera donné... Faites-vous avec vos richesses des amis qui vous reçoivent aux tabernacles éternels»; voulant enfin qu'on prie abondamment pour le salut du royaume et des princes, institue son héritière l'église de Saint-Nazaire. Il lui lègue ce qu'il tient de la munificence de la reine, de Bodilon, de Sigrade, sa mère, et de ses ancêtres par légitime héritage, savoir : les trois domaines de Marigny, de Tillenay et de Chenove³, avec toutes leurs dépendances. Il transfère tous ses biens à la fin expresse d'être affectés à une matricule qu'il fonde à la porte de son église et distribués par Bercaire, prévôt de cette même église, et par ses successeurs, à quarante frères, pour leur nourriture quotidienne et leur rétribution. Il attache tant d'importance à cette disposition charitable, qu'il en dénonce le violateur à la plus haute autorité judiciaire, au maire du palais, le place sous le coup de l'anathème des cinquante-quatre évêques, signataires du testament, l'excommunie et appelle sur sa tête coupable le sort du traître Judas, le sort de Goré, Dathan et Abiron, que la terre a engloutis tout vivants.

Léger se proposait donc d'atteindre, par ses dispositions testamentaires, un double but, l'organisation régulière, définitive et solennelle du service divin dans sa cathédrale par la dotation d'un nombreux clergé et le soulagement des pauvres. Ce double but était précisément celui que se proposait l'Église, car nous lisons dans l'histoire : «Les clercs qui négligent de se trouver souvent au chœur seront réduits à la communion étrangère, c'est-à-dire traités comme des clercs étrangers. S'ils se corrigent, on inscrira de nouveau leurs noms dans la matricule. On nommait ainsi le catalogue renfermant les noms des clercs qui avaient part aux rétributions de l'Église et ceux des pauvres qu'elle nourrissait». Nous venons de voir que les traditions de sa charité ne se perdirent jamais dans l'Église d'Autun, et que son exemple eut des imitateurs. Le souvenir de l'établissement qu'il fonda subsista également toujours dans la mémoire du peuple. Car, même encore de nos jours, on appelle l'emplacement occupé autrefois par la matricule ou le réfectoire des pauvres, le *Refitou* (corruption de *refectorium*). Un des principaux domaines de la terre de Tillenay donnée par saint Léger, avait un nom analogue exprimant son ancienne destination : il s'appelait Tréclin (de *triclinium*, salle à manger).

Après avoir calmé les derniers ébranlements des récentes tempêtes, effacé les traces de ces luttes où s'étaient mêlés des homicides et des haines implacables, réparé le mal causé par de longs scandales, ramené la discipline et la paix par l'ascendant de la haute autorité déposée en ses mains, par sa parole conciliante et surtout par le plus persuasif de tous les langages, les œuvres de charité, les bienfaits, le dévouement épiscopal, Léger, poursuivant l'œuvre de saint Syagre, agrandit encore et embellit l'église de Saint-Nazaire. Une ornementation analogue à celle qui décorait la magnifique abside fut étendue à toute la basilique. Les plafonds déployèrent leurs lambris dorés, le pavé même répondit la splendeur des autres parties de l'édifice. Des tentures de drap d'or brillaient au sanctuaire. À droite et à gauche, à l'extrémité des deux galeries ou neufs latérales, des absides aussi belles que celle du

² Voir les *Conciles généraux et particuliers* par Mgr Paul Guérin, tome I^{er}, p. 345.

³ L'église de Chenove était sous le vocable de saint Nazaire, comme la cathédrale à laquelle fut donnée cette terre par saint Léger. Chenove est dans le Dijonnais.

centre offrirent aux yeux leurs riches mosaïques. D'un côté, c'était la diaconie ou sacristie (*ministerium*), on l'on déposait les ornements, les vases et les livres sacrés; de l'autre, ce pompeux baptistère, appelé plus tard Saint-Jean de la Grotte, dont l'éclat, aux grands jours du baptême solennel, environnait le saint pontife d'une telle majesté, qu'il y semblait un ange du Très-Haut plutôt qu'un homme. Comme complément de cette restauration générale et comme pendant de la diaconie et du baptistère, il construisit la matricule dont nous avons parlé et un vestibule (*atrium*), où les pénitents, les catéchumènes et les réfugiés trouvaient un asile. La tenue du concile, la fondation de la matricule et la brillante restauration de la cathédrale, trois choses qui occupèrent d'abord Léodégar, nous révèlent tout l'esprit de son épiscopat : le zèle de la Maison de Dieu, le zèle de la discipline et le zèle des bonnes œuvres, l'amour divin, l'amour de l'Église, l'amour des pauvres, en un mot, les deux grandes vertus des grands cœurs, la religion et la charité.

Le pieux et zélé pontife aimait trop la beauté de la Maison de Dieu pour s'en tenir à la décoration extérieure du sanctuaire, et ne pas donner plus d'attention encore à la régularité des clercs et des religieux. Il travailla donc avec courage et constance à maintenir, en faisant observer exactement les prescriptions du concile d'Autun, l'antique réputation de régularité traditionnelle de son Église dans les observances disciplinaires et liturgiques, de doctrine et de vertu. Il s'occupa d'abord du clergé de sa cathédrale, lui assigna non seulement une dotation particulière, comme nous l'avons dit, mais des attributions bien déterminées, l'astreignit à une vie commune, basée sur l'obéissance et la pauvreté, sous un chef ou prévôt, et toute la forme extérieure qu'on empruntait alors et qu'on emprunta longtemps encore aux observances religieuses. Il régla aussi les fonctions des petites communautés cléricales attachées aux autres églises, telles que Saint-Pierre et Saint-Étienne, dans l'ancien cimetière de la *Via strata*, appelées également abbayes. Ne nous étonnons pas de voir cette qualification d'abbaye donnée à toutes ces églises; puisque les clercs qui la desservaient, menant la vie commune, formaient par conséquent comme autant de familles religieuses. Parmi les devoirs du ministère sacré, il y avait l'instruction et l'administration des sacrements, notamment du baptême : Léger y pourvut avec soin. La ville possédait trois baptistères, celui de Saint-Jean le Grand pour les femmes, celui de Saint-Jean de la Grotte pour les hommes, et un autre à Saint-Andoche pour les enfants.

Léger, après s'être occupé des communautés cléricales, aborda les communautés monastiques. Les religieux qui étaient, du moins en grande partie, plutôt des clercs que des moines, et par conséquent accoutumés à une vie plus large, plus séculière que les Bénédictins, furent astreints par le saint évêque, aidé du digne abbé Hermenaire, à une observance plus stricte, ramenés à une clôture plus sévère, obligés de resserrer le cercle de leurs sorties, même pour les saintes *Litanies*, en fixant aux processions des stations plus rapprochées, et enfin bornés au service exclusif de la grande basilique de Saint-Symphorien. Léger avait atteint son but : chaque église eut dès lors son clergé spécial observant la vie commune et régulière. Ainsi, grâce à lui, tout se réformait, tout s'organisait : l'œuvre de saint Syagre et de saint Itacho était accomplie. Mais il n'arriva pas à ses fins sans faire, comme d'ordinaire, quelques petits froissements. En restreignant le rôle des religieux de Saint-Symphorien, en préconisant avec solennité dans le concile d'Autun la règle bénédictine, en traçant l'idéal d'un bon moine, en donnant une grande importance au nouveau clergé de Saint-Nazaire, devenu indépendant de l'abbaye, en affectant, au moins en grande partie et sauf les donations faites par Gontran, les biens de cette même abbaye à d'autres services, il y eut dans l'abbaye quelques mécontents qui entretenirent un foyer d'opposition contre le saint réformateur. Mais heureusement l'abbaye avait à sa tête un homme qui dut empêcher la contagion de faire des progrès. Le sage Hermenaire gouvernait avec tant de prudence et d'habileté, qu'au milieu des conflits il mérita toujours l'estime générale, et en même temps posséda toute la confiance de son évêque, dont il secondait les vues et les réformes.

Le saint pontife allait souvent visiter l'abbaye de Saint-Symphorien, vénérer les reliques du martyr et puiser les inspirations de courage, de fermeté épiscopale et de charité, plus fortes que la mort, dont il aura besoin un jour, à ce tombeau où des rois, des princes du sanctuaire, des saints étaient souvent venus honorer la foi d'un adolescent élevée jusqu'à la hauteur de l'héroïsme chrétien par la foi d'une mère. De là, il n'avait que quelques pas à faire pour se rendre à sa chère abbaye qui lui rappelait Saint-Maixent, et consacrait le lieu même où l'idole druidique fut détrônée par le grand destructeur des dieux, saint Martin. Il aimait à entrer, en passant, dans les vénérables sanctuaires de Saint-Étienne et de Saint-Pierre, à s'arrêter, pour y prier, dans le cimetière où dormaient tant de saints évêques ses prédécesseurs, où l'on venait de toutes parts en pèlerinage, où l'on voyait tous les anciens symboles de la foi, la

colombe pressant un serpent qui se tord et prenant son vol vers le ciel, le mystérieux *poisson* (ἰχθύς) et d'autres ornements que les religieux de Saint-Symphorien et de Saint-Martin reproduisaient avec un art patient et pieux sur le vélin de leurs livres. Il s'agenouillait dans les oratoires presque aussi nombreux que les sépulcres dans cette nécropole d'où la croix, plantée d'abord en secret dans la cendre des morts, s'élança ensuite à la conquête de l'opulente et voluptueuse cité païenne, gagna peu à peu le point culminant, et enfin domina le prétoire romain transformé en basilique chrétienne.

Venant du palais mérovingien, issu de noble race et grand justicier, Léodégar porta au plus haut point l'ascendant de sa position de père et de chef de son peuple, de premier pasteur et de premier magistrat; car en lui se réunissaient avec le caractère sacré de l'évêque la dictature tribunitienne du *défenseur* romain, l'antique majesté du vergobret éduen, et la toute-puissance du comte ou du conseiller des rois. Mais il n'usa de sa vaste autorité que pour être le bienfaiteur, le restaurateur de sa ville épiscopale, où plus d'un monument avait éprouvé les ravages du temps et des hommes. Agissant dans la plénitude de son pouvoir sur la cité comme sur l'Église éduenne, il entreprit de grands travaux d'utilité générale, répara les édifices publics et ces murs qui offraient déjà du temps d'Ammien Marcellin tous les caractères de la vétusté. Ils existent encore et offrent l'enceinte romaine la mieux conservée peut-être de toute l'Europe. Probablement le haut beffroi, massif et sombre, qui domine encore aujourd'hui l'évêché et la ville, et auquel la tradition a donné le nom de *Tour de saint Léger*, est-il au moins par ses fondations un reste des grandes constructions de notre illustre évêque. Cette restauration d'Autun devait être la dernière. Bientôt le cimetière de l'islamisme y accumulera les ruines, et beaucoup ne se relèveront plus.

Cependant Léodégar conservait une grande influence à la cour et ne cessait pas, de loin comme de près, d'aider de ses conseils la pieuse reine Bathilde. De concert avec les évêques du palais, il menait de front l'honneur du pays et le bien de l'Église. Et qu'on ne s'étonne pas de voir le clergé mêlé alors aux affaires publiques : il y était appelé par la reine, mais plus encore par la nécessité même des circonstances. Comprenant le besoin qu'on avait de ses lumières, de son autorité, de son intervention, il la donna sans hésitation méticuleuse ou superbe, comme sans ambition, pour le bien de l'Église et le salut de la patrie. C'est ce que nous allons raconter en peu de mots.

Des troubles, dont le récit nous entraînerait trop loin, après avoir été un moment apaisés, recommencèrent bientôt. Le vaste plan d'unité monarchique que les évêques avaient conçu et inspiré à Bathilde fut déchiré. Les leudes austrasiens demandèrent un roi pour eux : on crut devoir céder aux exigences de la fougue germanique; on leur donna le jeune Childéric. En Neustrie, Ébroïn, maire du palais, avait peut-être aussi des idées de centralisation du pouvoir, mais son ambition personnelle était son but ultérieur et unique. Il ne voulait agrandir et fortifier l'autorité royale que pour la confisquer ensuite à son profit et régner au nom des rois. C'est pourquoi il travaillait à renverser une régence qui le gênait. Afin de réaliser ce dessein secret, il commença par éloigner les évêques et fit publiquement assassiner Sigoberrand, évêque de Paris, que son siège même retenait près de la cour (664). Impuissante à punir, incapable de mollir et surtout d'approuver, privée de ses conseillers et de ses appuis, Bathilde était à bout. Quittant donc une régence désormais impossible, elle se retira dans une cellule de l'abbaye de Chelles. Sa retraite fut au moins une protestation. Restait l'évêque d'Autun qui, bien qu'absent du palais, exerçait du haut de son siège épiscopal un immense ascendant sur une des plus belles parties de l'empire mérovingien, la Bourgogne. Ébroïn le savait bien, et il frémissait. Depuis longtemps, d'ailleurs, sa jalousie et son orgueil froissés lui montraient dans notre saint un rival dont il fallait se défaire à tout prix. Car dès son début au palais, l'abbé de Saint-Maixent, conseiller de la régente et sans doute aussi précepteur des jeunes princes, avait acquis une haute autorité; et le perfide maire en était d'autant plus humilié qu'il ne pouvait la trouver illégitime. Il se sentait amoindri de tout ce que gagnait le nouveau venu et souffrait principalement des triomphes de cette parole éloquente, facile, séduisante, qui contrastait avec le parler mal sonnant du leude à demi barbare. Mais il dissimulait, tout en se promettant bien de faire éclater sa vengeance en temps opportun. Ce fut lui d'abord qui tomba, dut la vie à son généreux rival et ne se releva que pour le perdre. Telles sont les diverses péripéties que nous allons voir passer sous nos yeux.

Aurait-on pu croire à la chute prochaine d'Ébroïn ? Parvenu au comble de la puissance, il régnait en maître au nom d'un roi enfant. Les évêques, augustes représentants à la cour de la civilisation, de la sagesse, de la modération, de la justice, du patriotisme vrai et intelligent, avaient été remplacés par des flatteurs, hommes ignorants, avides, violents et lâches, qui n'avaient de règle et de devoir que la volonté du maître. Dans le nombre, on en comptait

plusieurs du rang des *honorables*. Or, ceux-ci, irrités contre tout cet ordre spirituel qui leur semblait vouloir prendre possession du monde, n'en étaient que plus rampants devant la tyrannie temporelle. En se courbant sous Ébroïn, ils se redressaient avec fureur contre Léger et ne pouvaient le voir marchant avec une inflexible fermeté au faîte de la justice, dit l'historien, sans partager l'envie qui rongait le maire du palais, sans jurer de s'opposer au pacifique ascendant du pontife. Ils partageaient avec le maire du palais arrivé au but de son ambition le dépit de voir l'évêque d'Autun s'obstiner seul à ne vouloir ni courber, nouveau Mardochée, devant le nouvel Aman un front adulateur, ni craindre aucune menace. Irrités d'une tranquillité courageuse qui était pour eux à la fois un obstacle et un reproche secret, ces vils courtisans attisaient la haine en accusant notre saint de persévérer insolemment dans ce qu'ils appelaient sa rébellion. Le cruel maire n'avait pas besoin d'être stimulé par les sollicitations d'hommes aussi pervers que lui-même; car il voyait dans Léger, comme dans tous les nobles francs, une humiliation et une condamnation de son orgueil de parvenu; et son système arrêté fut de persécuter surtout ceux que relevait l'honneur de la naissance. Il les faisait disparaître par le glaive, par l'exil, et substituait à leur place de dociles instruments de sa tyrannie, n'ayant pour recommandation que des mœurs impures, un sens borné et une origine abjecte. Juge vénal et sanguinaire, à son tribunal la justice se mesurait au poids de l'or : les innocents, par peur, les coupables, par besoin d'impunité, tous à l'envi le gorgeaient de trésors. Chaque exécution laissait un ressentiment amer, et chaque plainte provoquait de nouvelles rigueurs. À la rapacité s'ajouta le meurtre, et pour de légères offenses, le sang des plus nobles et des plus innocentes victimes coulait abondamment.

Mais la mesure était comblée, et voilà que tout à coup éclata une révolution : le signal partit de la Bourgogne. Léger, qui avait toujours travaillé comme conseiller des rois au bonheur de la patrie, devait-il s'envelopper stoïquement dans son *pallium* épiscopal et laisser tant de mal se faire autour de lui ? N'avait-il pas été appelé à soutenir dans les mains d'une royale veuve et de ses enfants mineurs le poids du sceptre mérovingien ? N'était-il pas chargé de défendre la couronne qu'on essayait d'avilir et d'enlever ? Or, dans de pareilles circonstances, il comprit que cet ancien royaume de Bourgogne, où son siège lui donnait une vaste influence, était encore un puissant contre-poids, et il le jeta dans la balance pour faire au moins équilibre à l'omnipotence de l'indigne maire du palais de Neustrie. Il obtint plus : Ébroïn fut renversé. Cependant le tyran avait cru prendre toutes ses précautions. Il venait de défendre à tout Burgonde de paraître au palais sans son ordre et avait place sur le trône, après la mort de Clotaire, le jeune Théodoric (Thierry), à l'exclusion de Childéric, son aîné. C'en était trop : tout s'émeut en Bourgogne; une foule de nobles courent au palais d'Austrasie; Childéric est élevé sur le pavois et proclamé roi de toute la monarchie franque. Ébroïn, la veille encore terrible et redouté, tremble maintenant à son tour, s'enfuit, court, mendier un asile au pied des autels qu'il a baignés du sang des pontifes, abandonne ses trésors à ceux qu'il a dépouillés, se résigne à tout, sauf à la mort, et demande grâce au moins pour sa vie. Mais tant de larmes qu'il avait fait couler appelaient sur sa tête de terribles représailles; et il fallut pour s'y soustraire la généreuse intervention des évêques, particulièrement celle de Léger qui ne se vengea de son ennemi que par ce bienfait. Théodoric reçut l'ordre de se retirer au monastère de Saint-Denis. On ne fut pas plus sévère à l'égard de l'ambitieux maire qui l'avait fait roi pour régner à sa place. Grâce à la charité chrétienne qui oublie tout et ne fait jamais défaut, surtout aux grands revers, l'auteur de tout le mal reçut pour prison la magnifique abbaye de Luxeuil, où il prit l'habit monastique. Heureux si, avec les livrées de la religion, il en eût pris en même temps l'esprit ! La tempête alors n'aurait fait que le jeter dans le port, et bien des maux eussent été épargnés à la France. Mais c'était, dit un auteur, un loup couvert d'une peau de brebis.

Childéric avait dans sa main le sceptre des trois royaumes francs : l'œuvre de l'unité qui avait été le rêve de Brunehaut, qui était l'objet des efforts du gouvernement de Bathilde et à laquelle travaillait, mais pour son avantage particulier, Ébroïn lui-même, semblait donc accomplie. Pour consolider cette œuvre aussi difficile qu'importante, pour remédier en même temps aux maux causés par la tyrannie précédente, il fallait un homme de mérite et d'autorité. Le roi jeta les yeux sur Léodégar et l'appela auprès de lui. Le saint pontife se dévoua une seconde fois et dépensa tout ce qu'il avait de force, de sagesse, de génie administratif. Mais la virilité que déploya cet homme céleste, le monde mérovingien, déjà vieilli et appesanti dans le vice, dit le biographe autunois, ne put la supporter. Le nouveau ministre provoqua aussitôt quatre décrets d'une haute importance qui effaçaient les traces du passage d'Ébroïn. Il rappela en Austrasie Dagobert, fils du saint roi Sigebert, qu'un crime avait fait disparaître et exiler en Irlande. Ainsi l'apparition de Léger à la tête d'un grand peuple fut une époque réparatrice. Son

digne frère Guérin l'avait accompagné de Poitiers et d'Autun au palais mérovingien et l'aidait dans toutes ses entreprises. Malheureusement l'illustre ministre des trois royaumes eut à peine le temps de se montrer aux Francs et de faire entrevoir tout ce qu'il y avait en lui de sagesse, de grandeur, d'amour de l'Église et de dévouement à son pays. À peine y a-t-il quelques années entre l'éclat de son début et le retentissement de la catastrophe qui le jeta soudainement loin de la cour et interrompit l'oeuvre si bien commencée. Childéric avait épousé, contrairement aux saints canons, la fille de saint Sigebert, son oncle. «Léger reconnut alors que l'oeuvre du démon se réchauffait», dit le biographe. «Prenant donc les armes spirituelles dont parle l'apôtre saint Paul, il marcha résolument au combat contre l'antique ennemi de Dieu et des hommes». Incapable de faiblir quand il s'agissait des saintes règles de l'Église, l'homme de Dieu blâma hautement la conduite du roi, le menaçant, s'il ne s'amendait pas, des foudres de la Vengeance divine. Le jeune prince, malgré l'enivrement et la fougue des passions, sembla d'abord n'être pas fort éloigné de prêter l'oreille à cette juste admonestation de son vénérable ministre. Mais circonvenu par ses compagnons de plaisir, par des femmes irritées et par les misérables partisans d'Ébroïn, il alla jusqu'à s'égarer dans des pensées de meurtre. Léger, placé ainsi dans l'alternative de paraître faillir à son devoir par connivence, ou de se retirer, ne balança point. Il résolut de quitter le palais avant d'avoir rompu entièrement avec le roi; et par délicatesse, par ménagement, pour éviter l'éclat et le scandale, il attendit la première occasion favorable qui pourrait masquer la cause de sa retraite en motivant son départ pour Autun.

La Pâque de l'année 673 était proche; or, il était d'usage à la cour de célébrer cette solennité tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, au milieu d'un grand concours de peuple, de leudes et de prélats. Les évêques les plus élevés par leur naissance et par leur rang demandaient au roi qu'il voulût bien visiter leur église en ce grand jour. Notre saint obtint cette faveur et en profita pour revenir au milieu de son troupeau, croyant pouvoir espérer enfin reposer son âme, après tant d'affaires et de tribulations, dans le calme pieux de sa chère cité d'Autun : son espoir ne devait pas se réaliser. Une excellente dame du pays des Arvernes, nommée Claudia, avait vu sa fille unique emmenée au loin, de gré ou de force, et unie à Hector, patrice ou gouverneur de Marseille. La veuve délaissée ne chercha de consolation que dans les bonnes œuvres. À défaut d'enfants elle adopta les pauvres et choisit pour héritier leur père, le saint évêque Praejectus (saint Prix). Hector, aux termes de la loi romaine, réclamait une part des biens de sa belle-mère; et apprenant que le roi devait passer la fête de Pâques à Autun, il y vint pour lui soumettre sa cause. Léger, trouvant légale la réclamation du patrice, et d'ailleurs convaincu que la religion n'est respectable aux yeux des hommes du monde qu'autant qu'elle leur paraît désintéressée, il ne craignit pas de l'appuyer auprès de Childéric. Celui-ci aussitôt dépêcha un émissaire vers la cité des Arvernes pour inviter le pontife à se rendre promptement à Autun. Cependant les ennemis de Léodégar, qui ne s'endormaient pas, le dénoncèrent au roi comme tramant une conspiration avec le fastueux patrice de Marseille. Childéric, irréfléchi, ombrageux et violent, accueillit cette calomnie aussi absurde que haineuse. Le trop crédule monarque ouvrit son cœur à une sombre colère et ne songea plus qu'à étouffer dans le sang de son plus fidèle conseiller le complot dont il se croyait menacé. La tombe de saint Symphorien qu'il visita n'avait rien dit à son cœur ulcéré. Le barbare, à la fois superstitieux et cruel, osa prier devant les reliques du martyr et il songeait à en donner encore un à l'Église d'Autun.

Le jeudi saint, un religieux nommé Bercaire, le prévôt de la matricule, vint trouver Léodégar et l'avertit confidentiellement qu'on tramait sa mort. Cette nouvelle n'effraya point le courageux pontife. Il célébra solennellement la messe, comme à l'ordinaire, entouré de tous les clercs et de tous les prêtres, même de ceux de la campagne, auxquels il distribua la sainte communion pour rappeler d'une manière plus frappante l'institution du grand sacrement de l'Eucharistie, consacra le saint chrême et fit le lavement des pieds à l'exemple du Sauveur, accomplissant toutes ces magnifiques cérémonies du jour de la Cène avec le calme d'un juste, l'intrépidité d'un héros, l'auguste majesté d'un évêque, la sérénité d'un martyr. Il se disait à lui-même ce mot de l'Apôtre : «Si le Seigneur est pour nous, qui sera contre nous ?» Il se souvenait de la bénignité que le Christ avait témoignée au traître Judas, et rendait grâce à Dieu qui lui permettait d'unir ses souffrances à celles du Sauveur, de commencer sa passion avec celle de Jésus. Le vendredi saint, après avoir fait au divin Maître le sacrifice de sa vie, il résolut de tenter un dernier effort auprès du jeune roi, son protégé, son élève, son pupille, et alla droit à lui, déclarant qu'il était prêt à répandre son sang en ce jour où notre Seigneur Jésus Christ avait répandu le sien pour la rédemption du monde. Ces nobles et saintes paroles, loin de calmer le fougueux Mérovingien, l'irritèrent au point qu'il porta la main à son épée, et si

la crainte de Dieu et les représentations de quelques grands de sa suite ne l'eussent arrêté, il aurait lui-même frappé de mort le vénérable pontife. Toutefois le sacrifice de Leodégar était accepté et «il ne fut alors sauvé», dit l'historien, «qu'afin de pouvoir effacer dans la fournaise d'une plus longue persécution les fautes qui auraient pu lui échapper, en sortir comme un or épuré par la Main de Dieu et briller de l'éclat d'une pierre précieuse par la splendeur des miracles».

Le même jour arriva Præjectus, l'évêque des Arvernes, le digne et glorieux successeur des Avite, des Sidoine, des Allyre. La réputation de sa sainteté et de ses miracles l'avait précédé dans la ville : tout le monde courut au-devant de lui. Mandé à la cour pour l'affaire dont nous avons parlé plus haut, il fut mis en présence de Léger. Les deux saints évêques, déjà si semblables par leur vie et bientôt après plus semblables encore par leur mort, animés des mêmes intentions également droites et pures, ne furent pas du même avis relativement à l'héritage de la veuve. Au reste la cause ne fut point débattue juridiquement, parce que l'évêque des Arvernes alléqua la défense des lois romaines et des saints canons de traiter aucune affaire contentieuse en des jours si saints, et l'on en resta là. Le roi confirma plus tard la donation de Claudia. Léger, sans fiel comme sans crainte, pressa vivement son vénérable frère dans l'épiscopat de célébrer la nuit solennelle de Pâques à la cathédrale. Præjectus refusa obstinément cet honneur : il aima mieux, sans doute par piété autant que par humilité, se retirer dans le monastère de Saint-Symphorien pour y vénérer les reliques de cet illustre martyr. Le roi l'y suivit, comme s'il eût craint de ne pas être en sûreté dans la ville. Là, il osa passer la plus sainte des nuits à rouler des pensées sacrilègement homicides, et assister, la vengeance dans le cœur, au sacrifice de paix, au banquet de la réconciliation, aux divines agapes de la charité chrétienne. À peine avait-il quitté la table eucharistique que déjà il était assis à un festin scandaleux, étouffant les derniers remords, cherchant à s'exalter et à respirer l'audace du crime avec les vapeurs de la débauche. Tout à coup, ivre de vin et de colère, il se leva, l'œil en feu, et se mit tumultueusement en marche avec sa misérable suite, pour aller surprendre le saint évêque au milieu des catéchumènes qui venaient d'être plongés dans le bain sacré et en étaient sortis, comme d'un tombeau, ressuscités avec Jésus Christ à une vie nouvelle. Un des satellites du roi, effrayé sans doute à l'idée du crime affreux qui allait s'accomplir, avait pu prendre les devants, se présenta brusquement à Léodégar et lui dit : «Prenez garde à vous, seigneur évêque ! Sachez que, la messe terminée, vous serez mis à mort par le roi. Vos ennemis ont depuis longtemps jeté dans son cœur la funeste semence de la haine; mais cette nuit, la résolution en est prise, tout sera consommé». L'auguste pontife demeura calme et poursuivit la célébration des saints Mystères avec cet air de majesté imposante et de douce sérénité qui l'accompagnait toujours, surtout à l'autel. Son visage sembla même devenir plus radieux et s'illuminer d'un éclat céleste. On était encore dans le splendide baptistère, au milieu de mille flambeaux, de la fumée odorante de l'encens et des parfums du saint chrême, lorsque soudain retentit aux portes le bruit confus d'une troupe bruyante, et presque en même temps se précipitent dans l'enceinte sacrée des hommes en armes. À leur tête est Childéric, furieux, agitant songlaive, vociférant des menaces de mort et criant : «Léodégar ! Léodégar ! Où est Léodégar ?» Léodégar est là, et il ne l'aperçoit point : il semble avoir été frappé d'un aveuglement subit. — «Me voici», répond l'imperturbable pontife, en s'avancant avec dignité, le front haut et calme. Le roi demeure interdit : il ne voit, il ne reconnaît personne, et se réfugie, comme un homme égaré, dans la maison épiscopale qui communique par une porte au baptistère. Pendant ce temps-là le saint évêque, que Dieu venait d'environner du bouclier des anges, achevait avec tranquillité la célébration du divin Sacrifice.

En sortant de la basilique, il se présenta devant Childéric, sans peur comme sans audace, et essaya de le calmer. Le mobile et faible prince contient sa violence; mais ses dispositions intimes ne changèrent point. À toutes les représentations douces et graves du vénérable prélat, il répondait sourdement qu'il avait ses raisons de le tenir pour suspect. Alors Léodégar, n'espérant plus le désarmer, pria le Seigneur et convoqua ses amis pour leur faire part de sa résolution et demander leur avis. «Je crois», dit-il, «que la fuite est le seul parti que j'aie à prendre. Je quitterai tout, je serai pauvre; mais au moins je marcherai sur les Traces de Jésus Christ, et j'épargnerai à mon Dieu un outrage, à mon roi, un crime dont l'expiation retomberait sur tout le royaume». Ses amis appuyèrent ces paroles inspirées par le plus pur héroïsme chrétien. Aussitôt donc il prit un peu de vin pour réparer ses forces, quelques serviteurs pour l'accompagner, et partit en faisant cette prière digne d'une grande âme qui oublie ses malheurs, qui s'oublie elle-même et ne pense qu'à Dieu vers Lequel elle envoie de célestes et sublimes aspirations : «Fais, Seigneur, que je n'aie désormais que Toi seul à servir,

et que, rien ne me retenant plus dans les déceptions du monde, il me soit permis d'en rompre enfin tous les liens».

Le patrice Hector s'enfuit en même temps, mais par une autre route. À la nouvelle de cette double évasion, Childéric, confus, outré, s'écrie avec fureur : «Quoi ! on les a laissés s'échapper ! vite aux armes, à cheval, et qu'on me les ramène». Hector, bientôt atteint par les gens du roi, meurt en brave à la tête de sa petite troupe. Quant à Léodégar, on l'arrête sans peine, car il défend toute résistance, toute effusion de sang; et sur sa demande on le conduit au monastère de Luxeuil. Ébroïn y était encore. Ainsi ces deux hommes également poursuivis par la haine, après leur chute, le premier pour ses crimes, le second pour ses vertus, se revirent sous le même toit, heureux dans leur malheur d'être accueillis dans cet asile de la prière et de la paix, en tombant l'un sur l'autre du faite des grandeurs. Seulement, Ébroïn les regrette et médite une vengeance; Léger les méprise, les déplore et oublie toute injure. Là, notre illustre exilé qui ne s'était autrefois arraché à son monastère et ensuite à son évêché que par dévouement à la reine Bathilde, au roi Childéric, au bien de l'Église et de l'État, aimait à retrouver sous les cloîtres de Luxeuil la solitude de Saint-Maixent, à s'y reposer des agitations du monde qui ne l'avait pas compris, à s'y consoler dans la prière de l'ingratitude et de l'injustice des hommes et aussi du seul chagrin qu'il ressentît, celui d'avoir laissé veuve sa chère Église d'Autun. Il ne savait pas, mais il pouvait pressentir que Dieu lui accordait ce moment de répit pour le préparer de plus en plus à la consommation de ce long martyre, drame sanglant et glorieux dont nous venons de voir les premières scènes. Si le saint évêque ne versa pas son sang plus tôt, c'est que Dieu le réservait pour une lente passion; car Childéric reprit bientôt la pensée d'immoler la victime dénoncée à sa haine. Peu après le départ de Léger, il eût cédé à l'horrible tentation, si l'abbé de Saint-Symphorien, le vénérable Hermenaire, à qui, sur la demande de toute la ville, avait été confié le soin de l'Église d'Autun, triste et désolée de la perte de son époux, ne se fût prosterné aux pieds du prince et ne lui eût arraché, à force de prières, le salut du saint pontife.

Toutefois, malgré ses efforts, il ne put maîtriser longtemps la fureur de Childéric, excitée par les secrets partisans d'Ébroïn. Au bout de quelques mois, cédant aux obsessions, ce prince aussi léger que violent donna l'ordre d'arracher Léodégar de Luxeuil. Le saint évêque opposa pour toute résistance la triple majesté du caractère épiscopal, de la vertu et du malheur, rehaussée de nous ne savons quel air auguste et céleste que Dieu imprima sur son noble visage. C'en fut assez : à sa vue, les émissaires du roi, dominés soudainement par un ascendant surnaturel, au lieu de l'arrêter se constituèrent ses défenseurs. Et même un satellite forcené, qui avait juré de décharger sa hache sur sa tête aussitôt qu'il serait hors du monastère, sentit son cœur battre d'une terreur inconnue : ses genoux tremblaient, et on le vit tout à coup se précipiter aux pieds de la victime qu'il allait frapper. Léodégar était donc encore une fois sauvé, tandis que Childéric, son persécuteur, l'indigne fils de Bathilde ayant, comblé la mesure, tombait sous les coups des leudes que sa tyrannie avait armés contre lui et laissait sans maître l'empire mérovingien. À cette nouvelle tout s'émut. Quelques-uns appelaient Ébroïn; mais le plus grand nombre ne voyaient de salut qu'en Léodégar. Autun tressaillit de joie et envoya aussitôt une députation pour aller porter au pontife exilé les vœux de ses enfants. Les délégués de la ville le trouvèrent entouré d'affection et d'hommages par les nobles Francs qui se pressaient autour de sa personne et lui adressèrent ces touchantes paroles : «O évêque chéri de Dieu et des hommes ! nous avons assez longtemps pleuré votre absence et porté le deuil. Venez rendre la joie aux affligés et consoler leur inconsolable désolation. Ayez pitié, bien-aimé pasteur, ayez pitié de votre troupeau ! Il se consume de regrets, et s'il ne vous revoit, il défaillira de douleur. Revenez, ô bon père, fortifier, guérir ceux que vous avez si pieusement, si doucement élevés; ne les laissez pas plus longtemps languir de votre absence. Soyez ému des larmes de vos enfants orphelins, et que les gémissements de ceux qui soupirent après votre retour, vous ramènent au milieu d'eux...»

Le saint, quoique épris du bonheur de la solitude, fut touché de cet appel si affectueux et si pressant. Son cœur volait à Autun; mais il avait renoncé au monde et se regardait comme le captif de Jésus Christ. Il fallut donc que l'abbé de Luxeuil vînt en aide aux députés autunois, en l'autorisant à partir. Au bruit de son retour, tous accouraient sur son passage, et la province entière était en fête. L'heureuse nouvelle descendit rapidement jusqu'à Lyon où l'archevêque Gènesius rassembla une troupe nombreuse pour aller rejoindre le vénérable pontife et le reconduire en triomphe dans sa ville épiscopale. En même temps un autre exilé, moine apostat, nouveau Julien, Ébroïn sortait aussi de Luxeuil, mais d'une manière bien différente, forçant les barrières du cloître et relevant, dit l'historien, sa tête empoisonnée, semblable à une vipère qui se rajeunit et renouvelle son venin. Aussitôt se ramassèrent autour de lui,

empressés de briguer sa faveur, tous ses anciens complices, hommes de rapines et de fraudes, flétris pour la plupart et s'échappant de leurs retraites, comme au printemps les reptiles sortent de leurs cavernes. Cette misérable troupe et son digne chef étaient déjà si impatients de vengeance, leur fureur éclata si vite, qu'ils résolurent de se défaire de Léodégar avant même son arrivée à Autun. Mais quand ils l'atteignirent sur la route, les assassins le trouvèrent environné d'une foule nombreuse d'amis dévoués. Il fallut dissimuler et dévorer secrètement le dépit de grossir le cortège triomphal qui ramenait le saint évêque à son Église. Toute la ville en fête salua son entrée de mille cris de joie; et l'allégresse fut d'autant plus vive que la douleur avait été plus profonde. On avait pleuré son exil comme une absence sans retour; de sorte que, en reparaisant au milieu de son peuple, Léodégar semblait revenir du tombeau. C'était un beau jour après une tempête; c'étaient les transports d'une famille qui revoyait un père après avoir pleuré sa perte et porté le deuil de sa mort. Le bon pasteur est conduit dans sa cathédrale à travers les rues et les places ornées de fleurs et de tentures, au milieu des acclamations qui éclatent de toutes parts. Mais cette fête et ces chants joyeux étaient comme les préludes du soir, comme les hymnes des saintes veilles qui précèdent la fête anniversaire des martyrs.

Cependant la France avait les yeux tournés vers Léodégar elle l'appelait, elle attendait de lui son salut. Le grand évêque d'Autun se dévoue encore une fois au service de son pays; et se hâtant de mettre un terme à l'anarchie qui désolait le royaume depuis l'assassinat de Childéric, il court à Saint-Denis, tire du monastère Théodoric, seul et dernier enfant de la pieuse Bathilde, le fait proclamer roi par les leudes de Neustrie et de Bourgogne, lui donne l'Autunois Leudèse pour maire du palais, et s'empresse de revenir au milieu de son peuple bien-aimé qu'il avait à peine eu le temps de revoir depuis son retour de l'exil. Il croit avoir assez fait pour la patrie; il espère pouvoir désormais se consacrer tout entier à son Église, et terminer paisiblement sa carrière dans la pratique des bonnes œuvres, dans l'exercice pieux des fonctions pastorales. Mais il avait compté sans Ébroïn. Celui-ci frémissait de dépit, aiguillait sa fureur, nourrissait et préparait en secret sa vengeance qu'il lui tardait d'assouvir. Aussi, dès que Léodégar eut quitté la cour, se mettant sans retard à la tête d'une bande d'Austrasiens, il s'élança sur la Neustrie, enleva le roi à Crécy et tua le maire du palais. Couvert de sang, il n'inspira plus que l'horreur et l'effroi. C'était son but : il voulait gouverner par la terreur. On dirait même qu'il prit un nouveau nom pour répandre autour de lui plus d'épouvante. «Ebremer, — ainsi l'appellent les historiens de l'époque, — affreux tyran, tison de l'enfer, poussait, comme un lion parmi les bêtes féroces, des rugissements qui faisaient trembler toute la terre des Francs». Pouvant alors se jouer impunément de la royauté et de l'Église, il présenta, comme fils de Clotaire III, un enfant qu'il décora du grand nom de Clovis; et par une nouvelle invasion plus terrible que celle des Huns et des Vandales, il pratiqua largement un affreux système d'oppression et de scandale : l'intrusion à main armée des hommes de guerre, des hommes indignes, dans le sanctuaire, la persécution et le meurtre contre les pasteurs légitimes. Sans compter nombre de prêtres et de moines, neuf pontifes furent immolés à sa fureur. Il suffit d'entrevoir la profondeur de la plaie qu'Ébroïn fit au cœur de l'Église par l'introduction de la *commende militaire*, pour comprendre la nécessité de l'antagonisme de Léodégar.

Aussi, au milieu de la terreur générale, un seul homme restait debout et ferme devant le tyran, un seul prélat inquiétait son ambition et menaçait son avenir : c'était l'évêque d'Autun. Il fallait à tout prix s'en défaire. Deux évêques, Didon de Châlon et Bobbon de Vienne, qui n'avaient jamais eu de leur dignité que le nom, et un farouche soldat, Waimer, duc de Champagne, offrirent leur concours pour l'exécution de l'inférieur projet. Ébroïn en tressaillit de joie et leur donna toute une armée. Bientôt, du haut des vieux remparts d'*Augustodunum*, on aperçoit les premières bandes des nouveaux barbares. C'était au mois d'août. Le saint évêque, au souvenir de saint Laurent et de saint Symphorien, dont on faisait la fête à cette époque de l'année, prit généreusement son parti et se dévoua au martyre. En vain le pressa-t-on de sauver par la fuite une tête si chère et les trésors sacrés dont il avait enrichi son Église. Il refusa : son sacrifice était fait. «Mes frères», dit-il, «si les hommes de la terre s'irritent contre moi, c'est que Dieu me convie à une grande faveur. Quant à ces biens qui ne peuvent me suivre au ciel, mon dessein est de les distribuer aux pauvres, à l'exemple du bienheureux saint Laurent». Après ces nobles paroles, l'auguste pontife, ne réservant que ce qui était utile au service de l'autel, commença ses largesses par les monastères d'hommes et de vierges placés aux portes de la cité et dans le voisinage. Ensuite il répandit ses dons sur le peuple : pas une veuve, un orphelin, un nécessiteux, ne fut oublié. Après s'être ainsi détaché de la terre et allégé pour monter plus facilement au ciel, en se dépouillant de ses richesses qu'il y envoyait

avant lui, il s'adressa de nouveau à son clergé : «J'ai résolu, mes frères», dit-il, «de ne plus penser à ce monde, de craindre seulement le mal de l'âme, jamais un ennemi terrestre et passager. Si l'homme ennemi a reçu de Dieu la puissance pour persécuter, qu'il arrête, qu'il perde, qu'il brûle, qu'il tue. Vainement voudrions-nous fuir : nous ne lui échapperions pas».

Ces mots sublimes, qu'on regardait comme les derniers accents d'un martyr, comme les derniers adieux du bon pasteur, produisirent une émotion générale. Il y eut un jeûne de trois jours et des prières publiques, des processions solennelles. On porta le long des rues et des remparts l'image de Jésus Christ crucifié et les reliques des saints, en invoquant devant leurs oratoires les patrons, les apôtres, les martyrs éduens et les anges de la cité qu'on entendait parfois psalmodier dans les sanctuaires et au milieu des tombes sacrées du cimetière de la *Via strata*. Pendant ces imposantes cérémonies, le saint pontife, les yeux fixés sur cette nuée de témoins qui l'encourageaient du haut du ciel, sentait de plus en plus son âme s'élever au-dessus de la terre, et répandait des larmes devant Dieu. Le priant, s'il l'appelait à l'honneur du martyre, de vouloir bien épargner le peuple qu'il avait confié à sa sollicitude. Ce vœu magnanime fut exaucé. Puis il y eut une scène bien touchante. Quand tous les fidèles furent rentrés dans la basilique, Léodégar, en qui l'héroïsme s'unissait à la bonté, la grandeur d'âme à l'humilité chrétienne, leur parla ainsi : «S'il en est parmi vous que j'aie offensés par trop de zèle dans les réprimandes, par quelque parole blessante, je les prie de me le pardonner. Car sur le point de marcher sur les traces ensanglantées du Sauveur, je dois me rappeler qu'en vain souffrirait-on le martyre, si le cœur n'était rempli de la divine Charité». Bientôt après, l'ennemi donna un assaut général, et sa fureur fut égalée par le courage des assiégés. On se battit jusqu'au soir; la nuit encore on entendit les bandes féroces des suppôts d'Ébroïn rôder, en vociférant, autour des remparts, et l'on se préparait de part et d'autre à de nouveaux combats. Mais dès le lendemain matin, 26 août, Léodégar, qui ne pouvait supporter l'idée que son peuple souffrait à cause de lui, harangua ainsi les braves défenseurs de la ville : «Je vous en conjure, posez les armes. Si les ennemis sont venus ici pour moi seul, moi seul je dois leur donner satisfaction : je suis prêt à me dévouer pour apaiser leur fureur. Qu'un des frères aille donc leur demander pour quelle cause ils assiègent la ville.»

On dépêcha aussitôt le vénérable abbé de Saint-Martin, Méroald, qui, allant droit à Didon, lui dit : «Si nos fautes ont mérité tous les maux que tu nous fais, au moins qu'il te souvienne de cette sentence évangélique : «Si vous ne pardonnez aux autres, le Père céleste ne vous pardonnera pas non plus»; et de celle-ci encore : «Comme vous aurez jugé les autres, ainsi vous serez jugés vous-mêmes». En même temps, il le pria de suspendre les hostilités et de fixer la rançon qu'il lui plairait. Le misérable, aussi inflexible que le roc, aussi endurci que pharaon, se raidit contre les Paroles divines et répondit avec menace qu'il ne lèverait le siège que lorsque Léodégar, remis à sa discrétion, aurait promis fidélité à Clovis, ce fantôme de roi présenté aux Francs par Ébroïn. C'est ainsi qu'on voulait flétrir la victime avant de l'immoler. La grande âme du pontife se révolta, et voici quelle fut sa réponse : «Sachez bien tous, mes frères; que nos ennemis et nos persécuteurs le sachent aussi : tant que Dieu me conservera un souffle de vie, je garderai la fidélité jurée devant le Seigneur au roi Théodoric. Périssent mon corps, j'y consens, plutôt que je me déshonore et que je me souille par un crime !»

Cette généreuse réponse fut portée à l'ennemi, et aussitôt la fureur de l'assaut redoubla. Elle était inutile; car voilà l'héroïque évêque qui sort de sa cathédrale, précédé de la croix et des reliques, entouré du clergé chantant des psaumes. Il s'achemine vers les remparts, il marche au martyre. À la vue du bon pasteur qui va donner sa vie pour ses brebis, tout le monde fond en larmes et pousse des cris déchirants. «Père, pourquoi nous abandonner ? Ah ! restez ici : nous pouvons encore vous défendre». Mais sa résolution est prise, il poursuit sa route, entouré d'un immense concours de fidèles en pleurs et cherchant à le retenir. Bientôt il a franchi la porte : le voilà au milieu des assiégeants. «À qui en voulez-vous ? Leur dit-il. — «À l'évêque». — «Eh bien ! me voilà; prenez ma vie». Les impies et barbares persécuteurs le reçurent en tressaillant d'une joie féroce, comme les loups quand l'innocente brebis devient leur proie; et malgré les prières du peuple, la majesté des ornements pontificaux, les reliques des saints et l'image de la croix, le signe du salut, l'emblème sacré du pardon, ils se saisirent violemment du vénérable évêque, orné de la triple majesté de l'âge, du pontificat et de l'héroïsme, au moment où il disait, les yeux levés au ciel : «Je Te rends grâces, ô Dieu tout-puissant, qui as daigné aujourd'hui glorifier ton serviteur.»

Il est conduit à l'orient de la ville, sur la colline située en face des remparts, au lieu où s'élève aujourd'hui une église en son honneur ⁴. Là, entouré de bourreaux, immobile et calme dans des souffrances qui surpassent les forces de la nature, il a les yeux arrachés et leurs orbites creusés avec des pointes de fer. «J'en atteste nombre d'illustres personnages qui l'ont vu comme moi», dit un témoin oculaire, «il ne souffrit pas qu'on lui imposât des chaînes, et pas un gémissement, pas une plainte, ne s'exhala de sa bouche; mais il glorifiait Dieu et murmurait doucement les paroles des psaumes. On lui arrachait la lumière du corps; mais la lumière divine l'éclairait intérieurement, et il commençait dans l'ombre une longue veille de prières qui durera jusqu'au lever du jour sans fin. Il disait : «Je Te rends grâces, ô très-bon Seigneur Jésus, qui as daigné visiter de cette sorte ton pauvre serviteur. Après tout, ces yeux, dont je suis maintenant privé, sont de chair et me sont communs avec les autres hommes et avec les animaux. Ils ne servent de rien à l'âme, souvent même ils la détournent de la droite vision. Mais il me reste les yeux intérieurs de la foi; et ceux-là, je puis toujours les élever vers Toi; par eux, je puis Te contempler ! Ni ténèbres, ni distance, ni aucun obstacle matériel, ne sauraient m'empêcher de Te voir. C'est pourquoi, ô divin Maître, je Te dis avec le Psalmiste : «Éclaire mes yeux, et je contemplerai les merveilles de ta Loi».

Ainsi le bienheureux martyr, illuminé d'un rayon céleste, répandait le baume des saintes Écritures sur les douleurs de ses plaies cuisantes. Il donnait en même temps un grand exemple de résignation et de pardon des injures, qui mérita le salut de son peuple. Le généreux dévouement de Léodgar avait empêché le sac et la ruine de la ville, mais ne lui épargna ni les exactions ruineuses, ni le sacrilège. Outre le butin, fruit du pillage, les bandes ennemies emportèrent six mille sous d'or (environ 450,000 fr.); et l'infâme Bobbon, évêque dégradé et déjà expulsé de Valence, souilla en s'y asseyant le siège des Rhétice, des Euphrone et des Syagre. Heureusement le pontife martyr avait pourvu au gouvernement de son Église.

Pendant qu'il était emmené en Champagne par Waimer, la persécution atteignait les membres de sa famille : Diddon, son oncle, expiait par l'exil, malgré ses quatre-vingts ans, l'exil du jeune Dagobert, dont il avait été malheureusement autrefois un des instigateurs; et Guérin, son digne frère, s'enfuyait jusqu'aux Pyrénées. Lui-même, par ordre d'Ébroïn, dont la vengeance n'était pas assouvie, fut abandonné, dans les angoisses d'une subite et récente cécité, sans aliments, sans guide, au milieu d'une forêt profonde. Là, on devait le laisser mourir de faim, puis répandre le bruit qu'il s'était noyé. Mais Dieu qui nourrit au désert, par le moyen d'un corbeau, le prophète Élie, vint aussi en aide à son serviteur et le conserva vivant, malgré les longues souffrances d'une extrême détresse et du plus affreux abandon. Le farouche Waimer, frappé de ce prodige, l'accueillit dans sa maison. Ses entrailles s'étaient amollies, le tigre avait été tout à coup transformé en agneau; il déposa aux pieds du saint évêque la part qui lui était revenue des trésors enlevés à l'Église d'Autun. Aussitôt Léodgar les fit reporter par un compagnon volontaire de son exil, le pieux moine Berton. Bientôt après, de la maison de Waimer on le conduisit, sans doute sur sa demande, dans un monastère de la Champagne, où il jouit pendant deux années de ce calme pieux de Saint-Maixent et de Luxeuil, auquel l'avait arraché deux fois son dévouement au service de l'Église et de la patrie.

Ébroïn cependant avait cru plus expédient de renoncer à son fantôme de roi, Clovis III, pour retourner à Thierry et se couvrir de l'autorité de ce prince. Devenant de plus en plus ombrageux et cruel, il usa de rigueurs implacables contre les plus nobles familles; et, craignant de voir du sang de ses victimes se lever des vengeurs, il étendit ses proscriptions aux enfants et aux proches de ceux qu'il avait persécutés. Pourtant il n'était pas tranquille : ce qui l'inquiétait surtout, c'était la présence du comte Guérin dans les provinces du Midi et celle de Léodgar dans le Nord. Il fut donc résolu que tous deux périraient, mais par des formes légales : on voulait, sans doute pour les avilir, un assassinat juridique. Les deux frères furent donc accusés d'avoir attenté à la vie du roi Childéric et cités à comparaître devant leurs pairs. L'assemblée, composée de leudes et d'évêques, fut nombreuse. Plusieurs abbés de la ville y parurent : on y vit entre autres Winobert, successeur de l'illustre Hermenaire dans le gouvernement de l'abbaye de Saint-Symphorien, et Hermenaire lui-même qui était chargé de l'administration du diocèse, depuis la glorieuse captivité de Léodgar. Les nobles accusés, forts de leur innocence, n'hésitèrent pas à comparaître devant un tribunal qui devait la constater. Quoi qu'il en soit, là au moins ils pourraient se rencontrer après une longue absence et s'embrasser une dernière fois. Quand ils furent en présence de l'auguste assemblée, Ébroïn, à la fois accusateur et juge, les accueillit avec une indigne moquerie et les accabla d'invectives

⁴ L'église de Couhard ou Couarre, *Cacubarris*.

plus lâches encore qu'insultantes. Pour eux, conservant l'humilité des martyrs jointe à la dignité du rang et du malheur, le calme de la bonne conscience, la liberté franche et magnanime d'une âme sans crainte comme sans reproches, ils lui répondirent : « Sans doute nous souffrons justement, parce que nous avons péché contre le Seigneur; cependant sa Clémence l'emporte, puisqu'Il daigne nous appeler à la gloire de souffrir pour la justice. Mais toi, misérable, qui infliges à la nation des Francs un si dur châtement, tu appelles la vengeance sur ta tête. Tu as bien pu tromper beaucoup de monde, en exiler beaucoup de la terre de leurs aïeux; mais tu seras bien autrement exilé toi-même; tu perds à la fois la gloire du temps et la gloire de l'éternité. Oui, en voulant l'emporter sur tout ce qui habite ce pays de France, tu ne fais que détruire la fausse gloire que tu as usurpée ».

Aucun grief ne fut allégué contre les prévenus, qui semblèrent jouer plutôt le rôle d'accusateurs que celui d'accusés. Mais ce n'était qu'un procès simulé : il n'y eut qu'un bourreau sur un tribunal et deux martyrs en face de l'élite du royaume. Ébroïn, furieux de dépit, ordonna à ses satellites d'arracher Guérin des bras de son frère, et de les emmener chacun à leur supplice, pour couper court, disait-il, aux propos qu'ils aimaient à tenir en présence l'un de l'autre. Comme on entraînait violemment Guérin, Léodégar lui criait : « Aie bon courage, frère bien-aimé; il faut encore souffrir cela. Aussi bien, nos peines éphémères n'égaleront jamais la gloire qui nous attend au ciel. Oui, il est vrai, nos péchés sont grands; mais au-dessus la Miséricorde divine s'élève immense et toujours prête à couvrir les fautes de ceux qui la bénissent. Souffrons avec patience pendant quelques instants et nous nous rejoindrons dans l'éternelle patrie ». Guérin avait à peine entendu l'exhortation fraternelle, que déjà il était entraîné, garrotté, attaché à un poteau, accablé d'une grêle de pierres; et au milieu de ces atroces douleurs, il disait en digne frère de l'évêque martyr : « Bon Jésus, mon divin Maître, qui n'es point venu appeler les justes, mais les pécheurs, reçois l'âme de ton indigne serviteur. Toi qui daignes me rendre semblable aux martyrs en permettant que ces coups de pierre m'ôtent la vie mortelle, ô très-clément Sauveur, veuille m'accorder le pardon de mes fautes ». Il exhala son dernier souffle avec les derniers mots de ce magnifique acte de contrition. Quelques mains pieuses et inconnues recueillirent ses ossements brisés, qui ne tardèrent pas à être placés sur les autels, comme ceux de son frère.

Léodégar finira-t-il sa vie en même temps que Guérin ? Non; il aurait été trop heureux : Ébroïn ne le voulut pas. Le tyran eut même l'inhumaine pensée de le porter au désespoir, à force de tortures lentes, aiguës et raffinées. Il ordonna donc qu'on le fit marcher pieds nus dans une mare hérissée de cailloux aigus et tranchants qui lui ensanglantèrent la plante des pieds. Ce premier supplice fut suivi d'un autre beaucoup plus affreux : on lui coupa les lèvres, on lui déchira tout le visage, on lui arracha la langue, afin qu'il ne pût pas même avoir la consolation d'articuler une prière. Ainsi les pieds déchirés, les lèvres et la langue amputées, la face toute souillée de sang, les yeux arrachés, le saint, déjà plusieurs fois martyr, ne pouvait ni marcher, ni voir, ni parler; et il était sous la main du bourreau comme un agneau à la boucherie. Car Dieu, qui ne demande point le bruit des lèvres, mais l'humilité du cœur, fortifiait son serviteur; il le rapprochait du ciel, il relevait à ces hauteurs sereines où l'âme des martyrs plane loin des atteintes des persécuteurs et souvent même éprouve une sorte d'extase radieuse qui amortit les coups de la torture. Aussi Léger passa-t-il par de nouveaux supplices, sans plaintes ni murmures. On le dépouilla de ses habits collés à sa chair, on le traîna dans les rues fangeuses, on l'exposa sur la place publique, couvert de sang et de boue. C'était son vêtement triomphal. On avait cru l'avilir, on le couvrait d'une nouvelle gloire.

Vaincu et lassé, Ébroïn appela un noble personnage qu'il croyait être un des siens : « Va », lui dit-il, « prends ce misérable que tu as vu tout à l'heure plein d'orgueil, et mets-le sous bonne garde. Le temps viendra pour toi d'en rendre compte et de lui donner ce qu'il mérite ». La cruauté du tyran fut trompée. Waning reçut le martyr comme un précieux dépôt, comme une bénédiction pour sa maison, et à force de soins prolongea encore sa vie de plusieurs années. Seulement, afin de paraître se conformer aux intentions d'Ébroïn et de ne pas éveiller ses soupçons, il affecta d'abord quelques rigueurs, faisant monter l'auguste captif sur un méchant cheval pour le conduire en sa maison éloignée de plusieurs journées de marche. Le saint chevauchait à grand-peine; mais toujours uni à Dieu par l'élan de la foi, il disait avec le Psalmiste, dans l'accablement de son corps et la céleste intuition de son âme : « Me voilà devenu comme une bête de somme, et cependant je suis toujours avec Toi, Seigneur ». Déjà même il semblait dégagé des liens de la mortalité car privé des lèvres et de la langue, il chantait néanmoins pendant cette pénible route, vrai chemin de la Croix, les louanges de Dieu. C'était un cantique d'amour qui s'exhalait sans organe matériel, c'était une voix surnaturelle qui s'échappait libre et harmonieuse des profondeurs du cœur. Cependant on

arriva au terme du voyage. Alors Winobert, le digne abbé de Saint-Symphorien, qui avec plusieurs frères avait eu le courage de suivre jusqu'au bout le saint et bien-aimé pontife rendu deux fois sacré, deux fois vénérable et cher, sollicita la grâce d'être admis auprès de lui. Waning se fit prier et accorda tout. Winobert fut donc introduit, et un spectacle merveilleux autant que triste s'offrit à sa vue : le martyr, étendu sur un grabat, couvert d'un méchant lambeau de grosse toile de tente, les lèvres et la langue amputées et vomissant encore le sang, parlait le langage articulé des hommes. À travers les organes déchirés et les dents mises à nu, sortaient des sons distincts et pénétrants. Ces accents miraculeux allaient au fond des cœurs : tous en furent attendris. La sentinelle qui veillait à la porte en versa des larmes et courut en faire part à Hermenaire, qui arrivait également d'Autun. Ayant obtenu à son tour de Waning des entrées libres, il visita avec bonheur et respect son saint prédécesseur, l'entourna des soins les plus empressés, lui donna des aliments et le couvrit de ses propres vêtements. Il aimait aussi à lui demander et à recevoir des conseils pour l'administration de l'Église désolée confiée à ses soins.

Personne ne s'approchait de Léodégar mutilé qu'avec une vénération religieuse; car déjà ce n'était plus un simple mortel que l'on honorait, mais un martyr dont on commençait la translation solennelle; et il se faisait autour de lui comme une fête anticipée. Détaché de la terre, le saint n'y tenait plus que par ce lien doux et sacré que Jésus Lui-même conserva dans son cœur jusque sur la croix : il avait une mère, et dans sa longue agonie, il pensait aux chagrins qui abreuyaient d'amertume la vieillesse de la vénérable Sigrade, plutôt qu'à ses propres douleurs. Il eût voulu que le calice s'éloignât, non point de ses lèvres mutilées, mais de celles de sa mère, il priait Dieu de prendre jusqu'à la dernière goutte de son sang en échange d'une seule larme de cette mère si tendre et si infortunée, veuve, octogénaire. Bien qu'elle fût allée déjà depuis longtemps cacher sa vie loin du monde, dans la solitude du cloître de Soissons, après avoir été dépouillée de tous ses biens par le tyran persécuteur de sa famille, pouvait-elle ne pas apprendre bientôt, si déjà elle ne la connaissait, la passion de ses deux fils ? C'est pourquoi Léodégar voulut lui adresser quelques paroles de consolation. Profitant de la paix que Dieu lui accordait auprès du compatissant Waning et de la présence des abbés et des religieux de Saint-Symphorien d'Autun, il leur dicta une mémorable lettre, digne d'être gravée dans le cœur de tous les fils et de toutes les mères. L'éloquence et la douleur y percent à travers les consolations sublimes qu'il prodigue à Sigrade et l'héroïsme avec lequel il recommande le pardon des injures. En voici une partie : «À madame et très sainte mère Sigrade, qui, déjà vraie mère par les liens du sang, l'est devenue encore par les liens de l'esprit, puisqu'en elle s'est accompli ce que dit la Vérité même : «Quiconque fera la Volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère», Léodégar, serviteur des serviteurs de Jésus Christ.

«Que la grâce et la paix soient avec vous par notre Seigneur. Je remercie Dieu qui n'a point retiré sa Miséricorde de moi, mais qui m'a fait entendre une parole de joie et d'allégresse, à cause de notre foi et de notre patience en ces tribulations qu'Il nous a envoyées et que vous supportez à l'exemple du divin Sauveur, le juste Juge, afin d'être trouvée digne de son royaume. Trouvant votre consolation en Jésus Christ, vous avez changé votre chagrin en joie, et vous faites bien; car il ne faut nullement s'attrister, selon ces paroles de saint Pierre : «Si vous êtes affligé de diverses tentations pendant ce court moment de la vie, c'est pour que votre âme éprouvée devienne plus précieuse que l'or épuré par le feu»; et ces autres de saint Paul : «Pour ce qui est du présent, une tribulation légère et momentanée produit en nous un poids immense de gloire...» Oui, ô ma mère, réjouissez-vous dans le Seigneur ! Vous avez quitté ce qui devait être délaissé; vous avez obtenu ce que désirait votre cœur. Dieu a entendu votre prière, Il a vu les larmes qu'après maints événements vous répandîtes en sa Présence; et Il vous a séparée de tout ce qui pouvait vous arrêter un peu dans l'acquisition de la béatitude éternelle, afin que dégagée des liens de la famille et libre de toute entrave, vous n'ayez plus qu'à vaquer à la prière, à vivre en Jésus Christ et pour Jésus Christ, notre Roi, notre Rédempteur, la Voie, la Vérité et la Vie. C'est à Lui en effet qu'il faut obéir et dire avec le Psalmiste : «Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'Il m'a faits ? Je recevrai de sa Main le calice où l'on boit le salut, et j'invoquerai son Nom».

Ce calice qui sauve, ce calice du martyre, où il a déjà lui-même bu à longs traits, où il a déjà versé une partie de son sang, Léger ne le présente qu'à demi aux regards de sa mère, et aussitôt il montre le ciel ouvert, il compte un élu de plus, il prie, il chante, il tressaille, comme l'athlète impatient qui demande un nouveau combat et salue déjà la couronne. «Oh!» s'écrie-t-il, «heureuse mort qui donne la vie ! Heureuse perte des biens que compensent les richesses éternelles ! Heureuse affliction qui apporte la gloire des anges ! Maintenant vous avez éprouvé

combien le très-clément Seigneur Jésus a eu pitié de vous, en vous accordant la sauvegarde d'une sainte discipline et le mépris du monde, en dérobant aux angoisses du siècle les gages sortis de votre sein, en les soustrayant aux égarements du monde pour leur donner l'assurance d'un bonheur éternel. D'ailleurs, vous pouviez avoir des fils à pleurer comme morts, en les laissant vous survivre ici-bas; tandis que pour ceux-ci, n'ayez nulle inquiétude, nulle tristesse. Rendez donc mille actions de grâces à Dieu, car enfin la voilà disparue, la nuit qui obscurcit la paupière de l'âme; les voilà déposés, les fardeaux et les soucis de la vie présente. Suivons, suivons le Seigneur; allons ! sa Miséricorde marche en avant; courons sans peur au combat. Il est fidèle à sa parole et nous donnera la victoire. Lui-même combattra pour nous et nous fournira, pour nous faire vaincre, des armes telles que nos adversaires n'en ont pas de semblables : le bouclier de la foi, la cuirasse de la justice, le casque de salut, toute l'armure sur laquelle viennent s'éteindre les traits brûlants de l'ennemi, le glaive spirituel ou la Parole de Dieu et la prière faite à chaque instant avec la vigilance intérieure de l'âme...»

Après ces mâles accents dignes de la magnanimité d'un noble Franc, d'un héros, d'un martyr, viennent des conseils plus familiers, mais toujours pleins d'élévation et empreints d'un caractère de grandeur, sur le pardon des injures, à l'imitation de Jésus Christ, sur le détachement des choses temporelles, enfin sur l'unique nécessaire, le salut, la sanctification par la fidélité aux devoirs de son état. «S'il restait au cœur», dit-il, «ce qu'à Dieu ne plaise ! quelque chose de l'ancien levain, surtout quelque peu de haine contre les ennemis, ce serait un grand dommage. Veuillez le Seigneur en préserver toute âme fidèle ! Car où trouver rien de plus excellent que de mériter d'être vraiment fils de Dieu, en aimant nos ennemis, et d'être absous de nos péchés en pardonnant aux autres ? Au reste, ne devons-nous pas écouter et imiter le Sauveur ? N'a-t-il pas dit : «Si quelqu'un Me sert, qu'il Me suive; et partout où Je suis, là aussi sera mon serviteur». Or, Il nous a enseigné la voie par où nous devons marcher à sa suite, lorsqu'Il a prononcé ces paroles : «Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font». Si donc l'Auteur de la vie éternelle, qui a voulu naître d'une Vierge immaculée, priait pour ses bourreaux, à combien plus forte raison faut-il que nous, pleins de péchés, nous aimions nos ennemis et priions pour eux, afin qu'imitant le Seigneur, nous méritions d'avoir part à son royaume avec les saints. Il est encore une chose digne de toute notre attention, c'est que ceux qui ont été délivrés des soins temporels par la Bonté divine, jamais n'y doivent revenir ni de corps ni d'esprit, mais se détacher de tout. Toute âme qui s'est donnée à Dieu doit vaquer le jour et la nuit, malgré les persécutions des méchants, au chant des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, obéir à la sainte règle, attendre, sa lampe allumée, la Venue du Seigneur, afin que s'Il arrive et frappe à la porte, elle ne soit point surprise et Lui ouvre promptement. Rien de meilleur que la crainte de Dieu, rien de plus suave que de vivre dans l'observation de ses commandements. O bonne mère, ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'a goûté ce que le divin Maître vous prépare. Et voyez même comment Il vous récompense dès la vie présente : au lieu de vos domestiques, Il vous a donné les saints frères qui prient chaque jour pour vous; en place de la foule de vos suivantes, Il vous a donné les pieuses sœurs avec lesquelles vous vivez dans un si pieux commerce; pour le labeur de la vie du siècle, le repos dans le monastère; pour la perte des biens, la divine Écriture, la méditation sainte et la prière assidue; pour la perte des parents, la vénérable dame Ithérie qui est votre mère, votre sœur, votre fille; car à vous deux vous n'avez qu'un cœur et qu'une âme...» — Telle est cette lettre qui semble datée du ciel et inspirée de Dieu. Léodégar y a versé son âme tout entière : on y voit la sérénité du juste, la délicate sollicitude d'un fils et d'un père, la joyeuse et triomphante assurance d'un martyr qui touche à la palme. Elle est à la fois sublime et embaumée de piété, de paix, de charité.

Bientôt Waning, pénétré de vénération pour son auguste prisonnier, et sans tenir compte des ordres d'Ébroïn, le confia au monastère de Fécamp. Heureux encore une fois de se trouver dans une pieuse retraite, Léger put mêler sa voix, malgré l'affreuse mutilation de sa bouche, aux voix angéliques des vierges. Sentant approcher de plus en plus sa dernière heure, il servait Dieu avec l'empressement du serviteur fidèle dont le maître va frapper à la porte, assistait jour et nuit aux saints offices et sortait à peine de l'église pour prendre un peu de nourriture et de sommeil. Hostie vivante offerte déjà plusieurs fois à Dieu, il avait une grande ferveur à célébrer journallement le divin Sacrifice. Pendant les deux années qu'il passa dans l'abbaye de Fécamp, non content de donner de frappants exemples de piété, de patience et d'humilité, il annonçait encore la Parole de Dieu. La foule accourait autour de sa chaire, et les pécheurs s'en allaient touchés, convertis, pénitents. Cependant Waning avait pour lui une vénération toujours croissante et qui allait jusqu'au culte. Il fit bien plus encore : entraîné par les exhortations et les exemples du saint évêque persécuté, il vendit ses biens, donna à Dieu

jusqu'à son fils unique, s'associa à toutes les pieuses fondations et mérita, après avoir passé les vingt dernières années de sa vie dans un vaste apostolat de bonnes œuvres, d'être lui-même inscrit au catalogue des bienheureux.

Vaincu par l'ancien exilé d'Irlande, Dagobert, roi d'Austrasie, digne fils de Sigebert, Ébroïn ne songea plus qu'à se débarrasser de ses ennemis. Après s'être défait du saint roi d'Austrasie, dont la puissance aussi forte qu'aimée, gênait ses prétentions à la tyrannie universelle, et dont la vertu condamnait ses vices, Ébroïn voulut en finir avec Léodégar; car sa haine ne l'avait pas oublié. Sans doute il le craignait peu, mais il avait soif de sang. Poussé par l'esprit infernal, et, pour ne pas manquer cette fois sa victime, il se rendit lui-même à Fécamp et assembla un conciliabule où, voulant faire dégrader Léodégar avant de le mettre à mort, il renouvela l'ancienne et dérisoire accusation relative au meurtre de Childéric. Le saint répondit humblement, mais avec dignité que, sans se croire exempt de toute faute, il était étranger au crime qu'on lui imputait. «Les hommes», ajouta-t-il, «peuvent ignorer mon innocence, mais Dieu la connaît, et cela me suffit». Ébroïn ne put obtenir la condamnation de Léger, faute de preuves; mais sa haine en tint lieu. Dès qu'il fut hors de l'assemblée, on le vit, plein de dépit et de rage aux paroles sublimes et prophétiques que prononça le vénérable accusé, éclater contre lui en transports de fureur. «Tu as confiance dans tes beaux discours; mais qui prétends-tu persuader ? Tu te figures sans doute que tu auras la gloire du martyre, et c'est là ce qui te rend si téméraire : tu ne recevras que ce que tu as mérité, la mort». Le saint se tut. Les interpellations devinrent plus vives : il se taisait toujours, comme le divin Maître devant Hérode et Pilate. Alors la scène du prétoire se renouvela : l'oïnt du Seigneur fut livré à des mains sacrilèges, et sa tunique déchirée du haut en bas. En même temps, Ébroïn s'adressant à un comte du palais, nommé Chrodobert (ou Robert) : «Prends-le», dit-il, «et tiens-le sous bonne garde. L'heure de sa mort viendra». Et le martyr s'en alla à son calvaire, résigné et joyeux, parce qu'il voyait le divin Rémunérateur lui préparer la couronne et l'approcher déjà de sa tête.

Comme il cheminait sur la voie douloureuse, accablé de lassitude et de soif, une âme compatissante qui le rencontra rafraîchit ses lèvres d'un peu de breuvage, l'aidant ainsi à porter sa croix. Ce nouveau Cyrénéen n'avait pas encore accompli son œuvre de miséricorde, qu'une grande lumière descendue du ciel comme un tourbillon brilla tout à coup sur le front du martyr. Émus et tremblants, tous s'écrièrent : «Quelle est, seigneur, cette lumière qui brille sur votre tête comme une couronne venue du ciel ? Nous n'avons jamais vu rien de semblable». Lui, se prosternant à terre, adora Dieu en disant : «Je Te rends grâces, ô tout-puissant Consolateur des âmes, qui as bien voulu opérer pour ton serviteur un si grand prodige». Les assistants le contemplaient dans un pieux ravissement et saisis d'un religieux respect, puis, reprenant leurs esprits, ils glorifiaient le Seigneur et se disaient entre eux : «En vérité, c'est un homme de Dieu». Et ils promettaient de se convertir de tout leur cœur. Le comte Robert conduisit dans sa maison le vénérable prisonnier, pour qu'il la bénît; et cette bénédiction fut si féconde, si abondante, que tous les habitants en ressentirent incontinent les merveilleux effets. Ils confessèrent leurs péchés et s'appliquèrent le salutaire remède de la pénitence. C'est ainsi que Léodégar déploya une fois de plus le don tout spécial que Dieu lui avait fait de commander aux volontés les plus rebelles, de les accomplir par une sorte de fascination invincible et surnaturelle.

Cependant arriva le terme de cette longue persécution, le jour de la ré-compense. Du palais sortit une sentence qui condamnait Léodégar à mourir. L'impie, le haineux Ébroïn, jaloux de la gloire d'un rival, implacable contre un ennemi, même au-delà du tombeau, craignant que les fidèles ne lui rendissent les honneurs du martyre, ordonnait en même temps qu'on le conduisît au fond d'une forêt et qu'on jetât ses restes dans quelque fosse écartée, afin qu'il ne restât pas la moindre trace de sa sépulture. Le sanguinaire message remplit de douleur la maison de Robert. Les entretiens de Léodégar commençaient à toucher ce rude et grossier Franc. Sa femme surtout éprouvait de cruelles angoisses à la pensée de la part qu'il prendrait à cette mort. Et comme elle pleurait amèrement, l'héroïque martyr la consola par ces paroles : «Ne pleurez point à cause de mon dernier passage. Ma mort ne vous sera point imputée; il vous en reviendra plutôt des bénédictions célestes, pourvu que vous déposiez pieusement dans un tombeau ce reste de corps». Le comte Robert commit donc quatre de ses gens pour exécuter les ordres d'Ébroïn. Il prennent et emmènent Léodégar, sans rien lui dire, dans la forêt de Sarcing, en Artois, sur la lisière de laquelle était située l'habitation du comte ⁵. Après avoir longtemps marché avec eux par des sentiers inconnus, le saint s'arrête et leur dit, en

⁵ Ce lieu porte maintenant le nom de Saint-Léger.

empruntant une Parole du Sauveur : «Mes enfants, à quoi bon nous fatiguer davantage ? Ce que vous êtes venus faire, faites-le promptement et accomplissez le vœu de mon ennemi». L'attitude et l'air du pontife sont en ce moment empreints d'une majesté encore plus auguste, d'un charme encore plus pénétrant que d'habitude; car à la dignité de son port et de son visage, à la sainte sérénité de ses traits, vient se joindre le doux rayonnement de la tristesse, de la souffrance et de la résignation qui semble le transformer en un être céleste. Aussi, de ces quatre hommes chargés de consommer son martyre, trois tombent à ses pieds, le suppliant de leur pardonner et de les bénir. Mais le quatrième, nommé Wadhard, demeure debout, l'air féroce, et tenant son glaive nu. L'homme de Dieu, après avoir béni ses meurtriers, se met à genoux, entre dans un solennel recueillement et articule une prière semblables à celles que faisaient entendre les anciens martyrs au moment de recevoir le coup mortel : «Seigneur Dieu tout-puissant, Père de notre Seigneur Jésus Christ, par qui nous avons appris à Te connaître, je Te bénis de m'avoir amené à ce jour de combat; mais aussi je Te prie, je Te conjure de vouloir bien étendre sur moi ta Miséricorde et me rendre digne de participer aux mérites de tes saints pour avoir part avec eux à la vie éternelle. Je Te demande en même temps de faire grâce à ceux qui me persécutent, car par eux, j'en ai la confiance, ô Père très-clément, je serai glorifié devant Toi». À peine a-t-il achevé cette dernière prière, qu'il tend la gorge à l'homme armé du glaive, en lui disant : «Faites ce qui vous a été commandé». Et sa tête tombe sous le tranchant de l'acier, pendant que son âme s'envole au ciel. C'était le 2 octobre de l'an 678. Le saint corps demeura longtemps debout. Enfin le farouche bourreau poussa du pied le corps du martyr pour qu'il tombât. Mais aussitôt, livré au démon, saisi d'un délire furieux et frappé par la Vengeance divine, il se jeta dans le feu et brûla tout vif, comme si déjà il eût été en enfer.

CULTE ET RELIQUES

Les restes de saint Léger furent pieusement recueillis par la femme du comte Robert, qui les déposa dans un petit oratoire où ils restèrent deux ans et demi. Un prêtre faisait le service de cette sainte chapelle; or, il s'aperçut qu'on y voyait briller des lumières miraculeuses et entendit des voix qui entonnaient le cantique des anges : *Gloria in excelsis Deo*. Saisi d'une religieuse terreur, il raconta ce qu'il avait vu et entendu, en confirmant son récit par les serments les plus solennels. Bientôt tout le voisinage fut plein de cette nouvelle; le peuple accourut en foule, les malades se pressèrent autour du tombeau, et toutes les infirmités y étaient guéries.

Des religieux Carmes desservirent cet oratoire jusqu'à l'époque de la Révolution; alors il fut vendu avec les terres données par la libéralité des seigneurs de Lucheux, et converti en usage profane. Mis en vente, il fut acheté par M. le curé de Lucheux dans le but de le rendre à son antique et religieuse destination.

L'abbé de Saint-Maixent, Andulfe, disciple et successeur de Léodégar dans le gouvernement de ce monastère, fut député par Ansoald, son évêque, pour aller solennellement recueillir et transférer à Poitiers les précieuses reliques du martyr (782). À cette nouvelle, accourent de toutes parts, peuple, clercs et religieux, malades, infirmes et pécheurs. Les uns chantent des psaumes et des hymnes; les autres, guéris, consolés et convertis, expriment par des acclamations le transport de leur reconnaissance en versant des larmes de joie et des larmes de repentir plus douces encore. C'est avec ce pieux et immense cortège que le saint corps prit triomphalement la route de Poitiers. Partout il traversa les flots pressés des populations; car à chaque pas les groupes nombreux se renouvelaient et les processions se succédaient sans fin. On les voyait tout le long de la route sortir des monastères, des bourgs, des villages avec la croix et l'encens.

Quand le cortège approcha de Tours, l'évêque Robert alla au-devant du bienheureux martyr à la tête de son clergé et de la foule du peuple. Comme on traversait la ville, une femme, injustement enchaînée, invoqua le saint et ses fers se brisèrent; à Jouy, une pauvre fille aveugle, muette et paralytique, fut complètement guérie; à Seney, une femme fut délivrée du démon; à Ingrande, un boiteux et un paralytique recouvrèrent en même temps l'usage de leurs membres. Ailleurs, l'évêque de Poitiers, Ansoald, ayant voulu ravitailler toute cette foule qui suivait le corps, le vin se multiplia miraculeusement. Plus loin, au confluent du Clin et de la Vienne, les flots agités se calmèrent subitement et un aveugle-né recouvra la vue. Le moment le plus solennel de cette longue fête fut celui où Ansoald, avec tout son clergé et tout son peuple, reçut le glorieux martyr à la clarté des flambeaux, parmi les flots d'encens et aux acclamations mille fois répétées d'une foule immense. La guérison miraculeuse d'un paralytique aux portes de la ville vint encore ajouter à l'enthousiasme. Le cortège traversa la

cité et se rendit d'abord à la basilique de Sainte-Radegonde, puis à celle de Saint-Hilaire, où d'autres miracles attestèrent que le nouveau Martyr était digne de prendre place entre le grand évêque, père de l'Église, confesseur héroïque de la foi, et la pieuse reine, martyre de la pénitence et de la divine charité.

Cependant on élevait à Saint-Maixent, pour le recevoir, un somptueux édifice avec des proportions et des formes qui frappaient par leur nouveauté hardie et par leur étonnante grandeur. On l'y déposa dans un autel tout éclatant d'or, placé sous les voûtes d'un crypte. Ce fut là que ses anciens enfants vinrent prier avec les peuples qui affluaient de toutes parts et obtenaient des miracles. Ansoald fit la dédicace de cette église et présida la dernière translation, des reliques sacrées.

Le culte de saint Léger se propagea rapidement, dans toutes les provinces, jusqu'en Suisse et en Allemagne. Son martyre d'abord et les miracles qui rendirent bientôt son tombeau si glorieux firent grand bruit. De là ces innombrables églises érigées sous son vocable dans presque tous les diocèses; de là son nom et son patronage adoptés par les populations les plus éloignées et par d'illustres monastères. Les lieux surtout où il vécut, où il souffrit, où il mourut, Poitiers, Autun, Arras, la Bretagne, la Bourgogne, la Champagne, l'Alsace, la Belgique même, se couvrirent des monuments de son culte.

Bientôt les bandes dévastatrices des pirates normands se répandirent partout. Il fallait fuir et cacher ce qu'on avait de plus précieux. Les religieux de Saint-Maixent se réfugièrent avec leurs reliques à Rennes, dans l'Armorique. Quand le premier orage fut passé, ils crurent pouvoir revenir; mais de nouvelles invasions les obligèrent de chercher un asile avec leur cher et saint trésor jusque dans les montagnes de l'Auvergne. S'étant arrêtés à Ébreuil, ancienne villa de Sidoine Apollinaire, ils y déposèrent les saints corps de Maxence, de Léger et de Guérin son frère. Plus tard, obligés encore de fuir devant l'orage, ils laissèrent pourtant la plus grande partie des restes du célèbre martyr à Ébreuil, qui dès lors prit le nom de Saint-Léger, et se rendirent à Auxerre d'où ils rentrèrent enfin à Saint-Maixent.

Cependant on demandait de toutes parts de ses reliques, et plusieurs ossements ou des parcelles de son corps allèrent d'Ébreuil à différentes époques, enrichir un grand nombre d'églises, entre autres celles de Saint-Vaast d'Arras, de Fécamp, de Saint-Gérard près Namur, de Lucerne en Suisse, de Notre-Dame de Soissons où les restes du fils se réunirent à ceux de la mère, de Saint-Pierre de Préaux, près Lisieux, où elles furent déposées sur un autel dédié à saint Thomas de Cantorbéry. Ainsi les fidèles associèrent dans leur culte ces deux grands évêques, héroïques champions de la liberté de l'Église. À Saint-Victor et à la Sainte-Chapelle de Paris, à Saint-Denis et à Autun, on montrait, à diverses époques et successivement, enchâssés dans l'or et les pierreries, en tant ou en partie, les yeux de saint Léger. La cathédrale d'Autun conserva longtemps des anneaux d'argent et d'or et plusieurs autres objets ayant servi à l'illustre pontife, entre autres un tissu de soie et d'argent, orné de perles, appelé sur la foi des traditions *l'étole de saint Léger*. Rien de tout cela n'a été conservé, excepté l'étole dont la forme n'est pas très-ancienne, mais dont l'étoffe date de siècles certainement reculés. On a le bonheur de posséder dans la cathédrale d'Autun une petite portion des ossements du saint évêque.

En 1458, le cardinal Rolin interdit toute œuvre servile le jour de la fête de saint Léger, et la maintint au rang des fêtes patronales et des jours les plus solennels de l'année. Vers la fin de ce même 16^e siècle, la ville d'Autun ayant été délivrée d'une armée calviniste par l'intervention de saint Léger qui apparut sur les murailles de la ville au milieu des assiégés, cet événement extraordinaire ajouta un nouveau lustre au culte de notre saint. Pour donner à ce fait toute son authenticité et en perpétuer le souvenir, le révérend évêque Pierre Saunier, avec son vénérable chapitre, institua la fête de l'Apparition de saint Léger, fixée au 21 juin de chaque année.

Les chapelles que saint Léger avait à Saint-Nazaire et à Saint-Symphorien ont été renversées avec ces églises elles-mêmes. On regrette qu'il n'y ait pas à Autun d'autre monument pour redire la mémoire du martyr que l'humble église de Couhard. À la cathédrale, un tableau seulement parle de lui. Mais dans le diocèse, beaucoup de paroisses rappellent son nom et s'honorent d'être placées sous son vocable.

Les habitants de Saint-Valéry-en-Caux prétendent avoir été visités par saint Léger pendant son exil : les bonnes gens de l'endroit, où du reste l'on est resté religieux et chrétien, vont jusqu'à montrer la falaise où le saint aurait perdu son *chapelet*. De l'ancienne chapelle de Saint-Léger, il ne reste plus que le clocher dont on entretient la flèche. On y porte les enfants qui sont tardifs à marcher. On leur fait faire cinq fois le tour des ruines de la chapelle, afin qu'ils aient le *pas léger*.

L'église Saint-Nizier de Troyes possède quelques reliques de cet illustre martyr.

Au village de Mercin, à une lieue de Soissons, on possède la mâchoire supérieure de saint Léger.

Au grand séminaire de Soissons, l'autel principal renferme, dans le reliquaire placé au centre du tombeau les reliques suivantes : 1° un morceau de la tête d'un saint Laurent, martyr, provenant de la cathédrale de Laon; 2° une portion d'un tibia de saint Sébastien, sauvé dans la ruine de l'ancienne abbaye de Saint-Médard; 3° de l'huméral de saint Quentin, martyr; 4° d'un fémur de saint Victrice, archevêque de Rouen, concédé par l'église de Braine; 5° une portion de l'épine dorsale de saint Yved, évêque de Rouen, même provenance; 6° enfin, une portion de mâchoire inférieure de saint Léger, évêque et martyr. Ces deux reliques de saint Léger faisaient autrefois partie du trésor de l'abbaye de Saint-Léger de Soissons, Ordre de Saint-Augustin, fondée en 1039, par Goslin, évêque de Soissons. Ce monastère fut détruit par les Huguenots en 1567. Depuis 1666, il s'était agrégé aux chanoines réguliers de la Congrégation de France, autrement dits des Génovéfains, fondés au 17^e siècle, par le cardinal de la Rochefoucauld, évêque de Senlis et abbé de Sainte-Geneviève.

Le dernier prieur de Saint-Léger, de Soissons, M. Labat, est mort chanoine de la cathédrale. Monseigneur Leblanc de Beaulieu, évêque de Soissons, après le concordat de 1802, avait été vicaire de Saint-Léger avant la Révolution. Les reliques du saint martyr, possédées aujourd'hui par le grand séminaire de Soissons, ont été, par Monseigneur de Simony, détachées de celles de Mercin, en 1848; et celles de Mercin avaient été recueillies par de pieux fidèles, lors du pillage de l'abbaye de Saint-Léger, en 1793.

Voir, pour plus de détails, la belle *Histoire de saint Léger*, par Dom Pitra, dont nous donnons ici un abrégé tiré de *Saint Symphorien et son culte*, par M. l'abbé Dinet, chanoine de la cathédrale d'Autun. — Cf. *Saints de Franche-Comté*; *Vies des Saints de Troyes* par M. l'abbé Defer; *Vie des Saints de Beauvais*, par M. l'abbé Sabatier; le *Légendaire d'Autun*, par M. l'abbé Pequegnot; *Histoire littéraire de la France*, par Dom Rivet; *Histoire de l'Église*, par l'abbé Darras, Dom Ceillier et *Acta Sanctorum*.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 11